



« Schnell raus »

SOMMAIRE

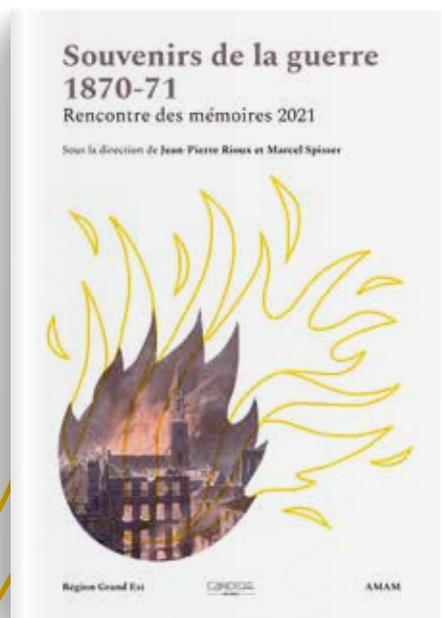
- 1 **Éditorial / Marcel Spisser**
- 2-3 **Souvenirs de la guerre 1870-71 / Rencontre des Mémoires 2021**
- 4-9 **Les Rendez-vous de l'AMAM**
- 10-11 **La page du Mémorial / Sabine Bierry et Guillaume Pellenard**
- 12-15 **Guide pour le CNRD / Éric le Normand**
- 16-27 **DOSSIER : La percée de Sedan / Jean-Marie Montavon**
- 28-37 **La petite oasis française / Zoé Maslenikova**
- 38-42 **Retour sur l'évasion de Martin Winterberger / Club Histoire du collège Robert Schuman de St-Amarin**
- 44-45 **Le KL Gross-Rosen 1940-1945a / Jean-Michel Roth**
- 46 **Inauguration à Dannemarie**
- 47 **Les garants de la mémoire / Le 25 août 2021 au Mont Sainte-Odile**
- 48 **Les morceaux choisis / ADEIF**
-
- I à IV **FICHES PÉDAGOGIQUES CNRD 2021 : Le maquis de la Waldkapelle / Éric le Normand**

L'idée que des exigences de santé collective imposent des gestes de renonciation individuelle à certaines de nos libertés paraît légitime, mais peut poser problème. Ainsi, dans le contexte actuel de la pandémie, la décision de créer un passe sanitaire afin de viser l'immunité collective peut amputer au moins quatre de nos droits fondamentaux : la liberté d'aller et de venir, la liberté de conscience, le droit de refus de se soumettre à un traitement, la protection de la vie privée et des données personnelles de santé. Qu'il en résulte un débat entre les anti et les pro-passe sanitaire est tout à fait normal dans une démocratie comme la nôtre ; que ce débat s'accompagne de manifestations pacifiques est tout aussi légitime.

Les Amis du Mémorial Alsace-Moselle n'ont pas à interférer dans ce débat. Mais ce qui leur paraît inadmissible, indigne, ignoble c'est de voir certains manifestants s'appuyer sur une comparaison avec l'occupation nazie, crier à la dictature, se parer des vertus de la Résistance et afficher la croix de Lorraine, taguer des croix gammées sur les centres de vaccination parfois incendiés, les soignants accusés de « collaboration »... et présenter le président de la République en photomontage dans l'uniforme nazi affublé d'une petite moustache... Et ces manifestations deviennent franchement exécrables, odieuses, sordides quand cette injustifiable comparaison historique s'accompagne d'un antisémitisme abject : port de l'étoile jaune avec la mention passe sanitaire, dénonciation d'un passe « nazitaire » qualifié de « vaccin de la solution finale » attribuant la responsabilité de la crise sanitaire à la communauté juive. Et ce qui choque le plus, c'est l'absence de réaction des autres manifestants qui à ce propos pourraient hurler « schnell raus » !

Ces manifestants ne savent-ils donc pas ce qu'est une idéologie totalitaire ? Qu'elle supprime toutes les libertés ? Qu'elle revendique un espace vital dont tous les « sous-hommes », toutes les « races dégénérées » seraient exterminés ? Un espace vital débarrassé de tous les malades mentaux, stérilisés ou euthanasiés ? Au Struthof, le docteur Hirt n'injectait pas des vaccins mais des maladies pour ses expériences. Et que dire du port de l'étoile jaune qui dans la France occupée sélectionnait les victimes pour la chambre à gaz d'Auschwitz ? Quel rapport avec notre passe sanitaire ?

Proférer pareilles insanités ne peut être que la conséquence d'une ignorance, voire d'une manipulation de notre passé. Ancien professeur d'histoire et d'éducation civique, comme tous mes collègues, je me trouve interpellé par ces slogans et pancartes. Est-ce donc la preuve manifeste de la faillite de notre enseignement ? Je plaiderai néanmoins pour une certaine indulgence à notre égard dans la mesure où ces manifestations ne représentent qu'une faible minorité de nos concitoyens ou anciens élèves, mais une minorité dont l'action est largement amplifiée par les media. J'invite ces manifestants, afin de pallier la confusion de leurs connaissances, à visiter le Mémorial de Schirmeck, un excellent outil pédagogique pour comprendre le pire régime dictatorial que le monde ait connu... et pour réaliser que l'utilisation du sigle SS et de l'étoile jaune pour manifester contre le passe sanitaire est un travestissement de l'histoire qui blesse des millions de victimes. Et pour ceux qui toutefois, avec une évidente mauvaise foi, souvent parce qu'ils sont instrumentalisés, persistent dans leur falsification de l'histoire, je ne peux que les renvoyer à la Une de *Charlie Hebdo* du 28 juillet 2021 : on y voit une caricature du Führer, éructant de colère devant le spectacle de ces manifestations : « Que c'est dur d'être cité par des cons ! » ■



Ce livre soupèse quelques aspects du souvenir pluriel de ce conflit en Europe, en Allemagne, en France et dans les « Provinces perdues », tout en excluant volontairement de son investigation la Commune de 1871 qui, elle, a sa propre mémoire, militante, combattue ou reconnue depuis *La guerre civile en France* de Marx et qui, de surcroît, a été de mieux en mieux étudiée et connue. Notre entreprise n'a rien d'évident et elle reste lacunaire, car ce conflit du XIX^e siècle ne hante plus les mémoires collectives, écrasé qu'il est par ceux du XX^e, mondiaux, autrement plus sanglants et massifs, porteurs de « devoirs de mémoire » autrement plus exigeants. Et pourtant, la « taupe » de l'Histoire peut-être travaille-t-elle encore cette guerre trop oubliée ? Entendre un peu mieux son écho régional, national et européen, le mettre en regard avec son « innéité » comme aurait dit Barrès : telle est l'ambition de cette publication.

Pour ce faire, peut-être faut-il entendre, comme un exergue, l'inquiétude de Jean Jaurès dans sa Guerre franco-allemande de 1908 : « *La lutte déchaînée par l'ineptie napoléonienne et par l'intrigue bismarckienne a laissé à l'Europe une blessure profonde : mutilation d'un peuple, défiance générale, militarisme universel. Comment débrouiller ce triste chaos de ressentiments et de violences ? Comment fonder la paix sur le droit, et rendre à tous les peuples la libre disposition d'eux-mêmes sans provoquer de nouveaux conflits ? C'est le secret de l'avenir* ». D'où la question finale, non évoquée ici, qui n'est pas subsidiaire et que nos lecteurs peut-être ne manqueront pas de se poser : qu'avons-nous à répondre à Jaurès, cent-cinquante ans après 1870-1871 ? ■

Jean-Pierre Rioux,
historien français, spécialiste de l'histoire contemporaine de la France, notamment d'histoire politique, culturelle et sociale.

Commandez les Actes de la Rencontre des mémoires 2021 : « Souvenirs de la guerre 1870-71 · Rencontre des mémoires 2021 »

Commandez le livre - 25€ (port compris) en nous retournant le bulletin ci-dessous complété – règlement par chèque à l'ordre de L'AMAM à : Philippe Schuhler / 4, rue des Tonneliers / 67650 Dambach-la-ville / Pour plus d'informations : phil.schuhler67@gmail.com

Tous les membres de l'AMAM recevront un exemplaire gratuit.



NOM PRÉNOM

ASSOCIATION ou COMMUNE

ADRESSE.....

CP..... VILLE.....

TÉL.....

EMAIL.....

commande le livre « Souvenirs de la guerre 1870-71 · Rencontre des mémoires 2021 »

..... exemplaires x 27 € (frais de port compris) = €

à le

Signature

Une mémoire de la guerre 1870-71, à travers...

L'histoire



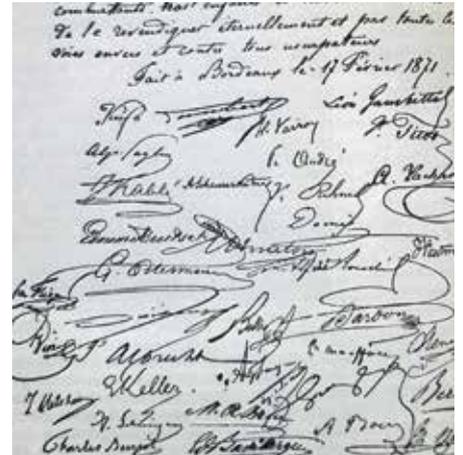
La défaite de Napoléon III, tableau de l'allemand Wilhelm Camphausen, 1885 © DR

La géographie



L'Alsace-Moselle annexée (Le Courrier du Mémorial n°36)

La politique



Protestation des députés alsaciens et mosellans demandant le maintien dans la République française (Mémorial Alsace-Moselle)

La peinture



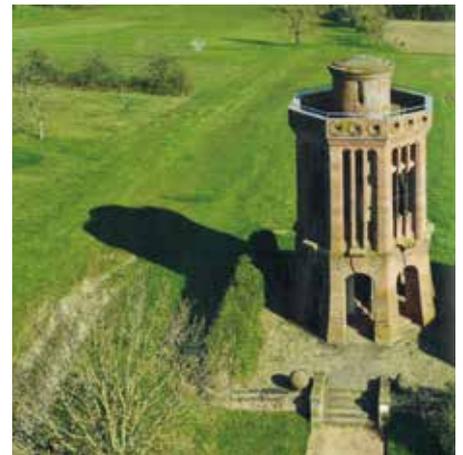
La charge du 9^{ème} régiment de cuirassiers à Morsbronn, Édouard Detaille (Musée de Woerth)

L'architecture



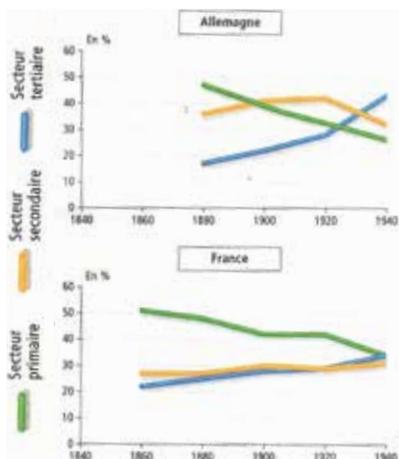
Art nouveau, avenue de la Robertsau à Strasbourg © Bernard Meyer (Saison d'Alsace n°45)

Les monuments



Le belvédère dominant le champ de bataille de Woerth-Froeschwiller à Elsasshausen © J-M Loos.

L'évolution économique



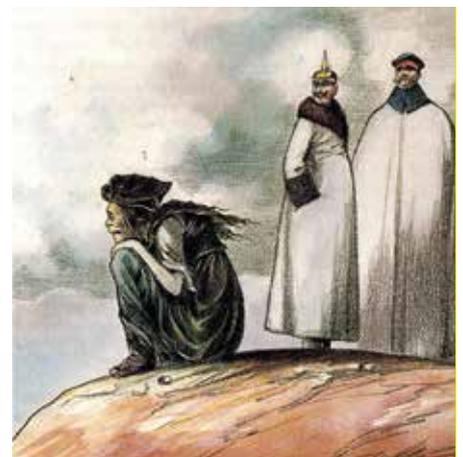
Évolution de la population active

Le cinéma



Boule de suif aquarelle de Rudakov, 1941 (Revue Histoire, mars 2020)

La caricature



Caricature de Zislin : sous la surveillance des Prussiens l'Alsace malheureuse regarde vers la France (Musée historique de Mulhouse)

Les rendez-vous de l'AMAM

Samedi 11 septembre 2021 au CIDH de Sélestat

Les résistantes alsaciennes par Marie-José Masconi



Fille de deux résistants déportés, lorraine d'origine et alsacienne d'adoption, Marie-José Masconi est présidente des Amis de la fondation pour la mémoire de la déportation.

Elle a déjà publié *La longue nuit de Lucie* où elle raconte le calvaire de sa mère résistante condamnée à mort par les nazis. Elle a voulu élargir ses recherches pour transmettre le parcours d'autres femmes, souvent peu connues mais actives dans la résistance.

Alors aujourd'hui elle nous présente son dernier livre « Et les femmes se sont levées, portraits de résistantes alsaciennes et lorraines »

Un café passionnant où l'animatrice a suscité une forte émotion chez les participants et un débat d'une rare intensité. ■



En couverture du livre : Marianne Heidmann, Titine Schmitt et Paulette Falbisaner, les trois amies scouts organisèrent les filières d'évasion (Photo © Giordani-Heidmann)



Photo d'Andrée Gadat et de ses trois enfants début 1939. Résistante qui, arrêtée par la Gestapo, résista à la torture et sera exécutée le 3 septembre 1944. « On ne fusille pas une femme pareille » aurait protesté un officier allemand (Document remis © DR)



Le 14 juillet 1966 à Altkirch le lieutenant-colonel Winter remet la croix de chevalier de la Légion d'honneur à sœur Marie-Grégoire. Spécialisée dans la fabrication de faux papiers, elle hébergea dans son hôpital de Thaon-les-Vosges des centaines d'évadés dirigés vers la ligne de démarcation. Arrêtée, elle survécut au camp de Ravensbrück. (Archives Sœurs du Très Saint Sauveur © DR)



Mathilde Fritz et trois de ses compagnes le 7 mai 1945 jour de la libération du camp de Zwödau. La photo non annotée n'a pas permis d'identifier Mathilde qui est ici méconnaissable (Coll. famille Brini © DR)

Une interview exclusive de Marie-José Masconi



Pourquoi vous êtes-vous intéressée aux résistantes alsaciennes et lorraines ?

Mon précédent livre « La longue nuit de Lucie » retrace le destin d'un groupe de femmes résistantes ayant appartenu à la filière de passeurs de la ville de Joeuf en Meurthe-et-Moselle. Je souhaitais y rattacher un chapitre sur des femmes alsaciennes ayant des profils équivalents et s'étant illustrées dans le même type de résistance. Mes recherches me firent découvrir les « Pur Sang » mais aussi d'autres femmes dont les destins méritaient tout autant d'être sortis de l'oubli.

En accord avec mon éditrice, nous décidâmes alors de consacrer un autre livre à ces femmes qui pour certaines avaient acquis une certaine notoriété, et pour d'autres restaient totalement inconnues. De plus, habitant en Alsace depuis très longtemps, le sort des « incorporés de force » et de leurs familles m'avait depuis longtemps interpellée. J'ai souhaité ainsi rappeler le sort réservé aux familles ou simplement aux femmes de jeunes alsaciens qui refusaient leur incorporation dans la Wehrmacht ou qui désertaient de l'armée. En raison de l'application du Sippenhaft, les familles étaient alors prises en otage et déplacées en camps spéciaux en Allemagne ou en Silésie.

Je retrace ainsi les destins d'Anna Sissler et de Margotte Laparlière. Les PRO, patriotes résistant à l'Occupation, ont également une place dans ce livre grâce à l'histoire de Lucienne France et de sa famille. Je dresse ainsi les portraits de 22 femmes toutes remarquables de par leur engagement afin de leur redonner une place dans la mémoire collective.

Comment avez-vous procédé pour écrire ce livre ?

J'ai entrepris des recherches dans les archives du Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon, plus particulièrement dans le fonds de l'abbé Joseph de la Martinière. Je me suis rendue au couvent d'Oberbronn, maison mère de la congrégation des sœurs du Très Saint Sauveur où j'ai découvert les parcours de guerre de sœur Marie-Grégoire, directrice de l'hôpital de Thaon-les-Vosges et de sœur Marie-Rose, garde-malades à Saâles.

Pour rester au plus près de ces femmes, je me suis attachée à rencontrer leurs descendants, enfants, petits-enfants, nièce, afin de recueillir témoignages, documents et photographies et enfin je me suis entretenue avec trois survivantes.

Quel rôle, quelle fonction ces femmes avaient-elles dans la Résistance ?

Dès l'été 1940 l'Alsace, terre de frontières, est traversée par des groupes de PG (prisonniers de guerre) s'échappant des stalags ou des oflags situés en Allemagne et désireux retrouver leurs terres et leur famille. Le passage de la nouvelle frontière ne peut se faire seul et des filières de passeurs commencent à se mettre en place à travers les Vosges et vers le sud de l'Alsace.

Il faut tenir compte aussi de l'énorme pression exercée par l'administration nazie dans ces territoires annexés, savoir que des respon-

sables de villages, de quartiers, d'immeubles étaient mis en place pour surveiller les populations.

C'est ainsi que des groupes de jeunes résistants comme celui de la « la Main noire » effectuant des actions de sabotage furent rapidement décimés. La Résistance en Alsace était essentiellement représentée par les filières de passeurs.

C'est ainsi que les « Pur Sang », jeunes femmes engagées dans le scoutisme, prennent l'initiative dès l'été 1940 d'organiser une filière d'évasion vers le Sundgau. Elles l'abandonneront bientôt pour passer par la vallée de Munster et Le Tanet ; puis remonteront vers le nord de l'Alsace. Des pourvoyeuses, comme Marie Gross de Wissembourg et son amie Anne-Marie Muller redirigent les évadés vers Strasbourg où ces femmes les prennent en charge.

Caroline Muller commence à travailler avec le docteur Flesch qui met en place une filière d'évasion partant de Haguenau ; mais lorsque celui-ci est arrêté en décembre 1941, elle reste à la tête de cette filière et mène toute son organisation jusqu'à son arrestation en mars 1942.

Anna Rohmer, propriétaire de l'hôtel de la Bourse à Mulhouse évacuée par les filières du Sundgau et des Vosges du sud, des centaines d'évadés.

Vivant sur la nouvelle frontière, les sœurs garde-malades de Saâles accueillent les hommes et grâce à la témérité de sœur Marie-Rose et à la complicité de plusieurs habitants du village, ils traverseront la frontière clandestinement entre deux passages de garde-frontière. Il faut citer aussi des femmes qui, un jour se retrouvent face à des évadés et généreusement, sans y réfléchir, leur viennent en aide et mettent en place toutes seules, une filière d'évasion. C'est le cas de Thérèse Adloff qui, le 29 juin 1940, recueille deux soldats de l'armée française perdus en forêt et les dirige, avec l'aide des cheminots de Badonviller vers Nancy puis Belfort. Elle évacuera ainsi plus de deux mille personnes.

Hélène Wucher, fille du garde forestier du Willerhof, vient d'avoir 16 ans quand, debout sur le seuil de sa grange, elle voit arriver un groupe de personnes cherchant la frontière. Spontanément elle leur propose son aide et les mènera à travers landes et bois jusqu'au Climont. L'exploit se répètera de nombreuses fois pendant la guerre et Hélène se plaisait à dire : « Je n'ai pas cherché à entrer en résistance, c'est elle qui est venue à moi »...

Laure Diebold Mutschler quant à elle débutera son action de résistance dans une filière de passeurs de Sainte-Marie-aux-Mines puis rejoignant Lyon deviendra la secrétaire de Jean Moulin et sera ainsi détentrice des plus hauts secrets de la Résistance.

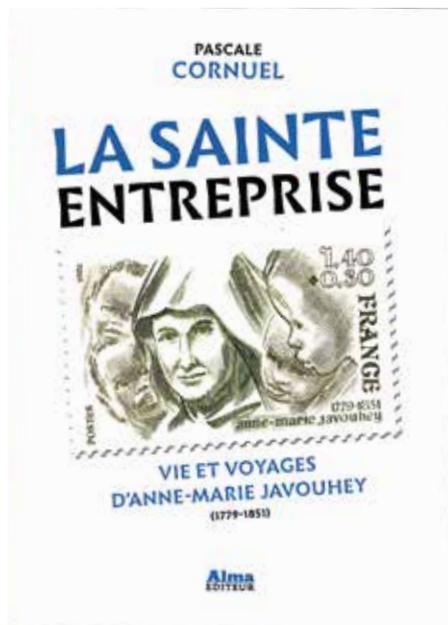
Le cas d'Adélaïde Hautval, médecin psychiatre alsacienne, est unique. Prenant la défense de femmes juives, elle sera déportée comme « Amie des Juifs » à Auschwitz et Ravensbruck. Refusant de participer aux expérimentations pseudo-scientifiques des médecins nazies, elle sauvera des centaines de femmes en refusant de les déclarer inaptes au travail.

Enfin Andrée Gadat, institutrice de Meurthe-et-Moselle et résistante, hébergera en août 1944 le dernier groupe de radios du GMA Vosges dans son école de Neufmaisons. ■

Vendredi 19 novembre 2021 au Michel

Femme libre et abolitionniste : la destinée hors normes de sœur Anne-Marie Javouhey (1779-1851)

par Pascale Cornuel, agrégée d'histoire et docteur ès lettres



En couverture : timbre de la Poste réalisé en 1981 par Pierre Forget à partir d'un crayonné de Jean-Yves Gaillard, entomologiste et professeur d'arts plastiques à Cayenne (musée de la Poste, Paris)

Née dans une famille paysanne de Bourgogne, Anne-Marie Javouhey (1779-1851) est l'une des grandes figures d'un catholicisme intrépide forgé en pleine « déchristianisation » révolutionnaire. Elle choisit très tôt de se consacrer à Dieu et à l'enseignement des pauvres - particulièrement des femmes. Quittant la Côte-d'Or, non sans mésaventures, elle fonde en 1807 la première et la plus importante congrégation missionnaire féminine du XIX^e siècle : les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, toujours actives aujourd'hui.

Un séjour en Afrique marque profondément la « sainte entreprise » à laquelle Anne-Marie consacre sa vie voyageuse et ses combats. Mais c'est en Guyane, au cours des années 1830, que le projet se concrétise, inspiré par les missions jésuites du Paraguay. Malgré le mépris et l'hostilité de la structure esclavagiste — qui multiplie embûches et vexations — elle fonde le village de Mana, véritable monde à l'envers. Ici, le pouvoir ne revient à aucun homme blanc et propriétaire. Les cheffes y sont aussi pauvres que ceux qu'elles dirigent.

Soutenue par une documentation largement inédite, voici l'histoire d'une femme d'exception dans un monde d'hommes. Anne-Marie Javouhey paya durement le prix de sa détermination. Sous ses apparences conformes au monde révolu de son enfance, son engagement dépassait alors les bornes de l'acceptable, sinon de l'imaginable.

Pascale Cornuel est historienne, agrégée de l'université et docteur ès lettres. L'ensemble de ses recherches porte sur l'œuvre et la personnalité d'Anne-Marie Javouhey.

« Encore quelques années, et chacun pourra me juger par les faits accomplis et non plus avec des passions irritées »

Ces lignes sont écrites en 1838 par Anne-Marie Javouhey, religieuse de son état. Elle est alors en Guyane française, à Mana, un village qu'elle est en train de fonder avec un demi-millier d'Africains placés sous sa responsabilité. Anne-Marie Javouhey n'imaginait pas qu'une fois morte (en 1851), sa mémoire serait ballotée à hue et à dia. Une mémoire à bien des égards effacée du reste.

Qui, aujourd'hui, s'intéresse à la fondatrice d'une congrégation dont le succès doit beaucoup à son implantation coloniale ? Et quand cela serait, en nos temps à raison critiques de cette époque, ne réveillerait-elle pas plutôt des « passions irritées », comme elle disait ?

Mais Anne-Marie Javouhey faisait par là allusion à d'autres critiques. Elles venaient de planteurs qui voyaient en elle une menace pour l'ordre esclavagiste ;

du clergé colonial ulcéré de sa résistance, et en France d'un évêque bien décidé à prendre sa place à la tête de sa congrégation. Ironie de l'histoire, le meilleur ami de cette ardente catholique était un franc-maçon de haut vol. Enfin, surtout, le village de Mana s'inscrit à bien des égards encore à l'horizon utopique de notre société.

Anne-Marie Javouhey, c'est un cas. Pascale Cornuel en a fait le sujet de sa thèse d'histoire, puis l'héroïne d'un récit captivant, à la mesure d'une vie romanesque à souhait, du soir de l'Ancien régime aux tumultes de temps nouveaux qui se cherchent, en France et au-delà des mers. Un récit aussi qui invite à sortir de grilles de lecture convenues pour appréhender une destinée hors normes. ■



Quel avenir du projet européen, dans un contexte où l'on évoque fréquemment l'Europe sur le registre de la crise économique ou encore de l'éloignement des citoyens, et non plus tant d'une œuvre historique de paix ?

Afin de répondre à cette question, cet ouvrage mobilise un dispositif original, à la fois pluridisciplinaire et ancré dans les territoires, notamment à travers la présence des institutions européennes à Strasbourg.

Pour cela, les deux auteurs, spécialistes en sociologie et en histoire contemporaine, donnent la parole à 33 « grands témoins » des constructions transfrontalières et européennes, tant par leurs trajectoires que leurs vécus personnels et professionnels, en Alsace et plus largement dans l'espace trinational du Rhin supérieur. Ces restitutions in extenso de mémoires d'Europe, dans un style vivant et direct, forment la matière à une analyse incarnée, qui associe les points de vue complémentaires de l'historien et du sociologue sur ces enjeux.

Le volume s'adresse notamment à des étudiants et chercheurs en sciences humaines et sociales et à tout lecteur curieux des grandes problématiques de son époque telles qu'elles ont pu être vécues par des acteurs et observateurs de premier plan. ■

Les auteurs



Birte Wassenberg est professeure d'université en histoire contemporaine à Sciences Po Strasbourg, responsable du Master 2 « Relations internationales ». Elle est Chaire Jean Monnet sur la contribution de la coopération transfrontalière à la Politique européenne de voisinage. Elle est aussi responsable du thème 1 : Acteurs européens dans les relations internationales : conflits, coopérations et médiations de l'UMR 7367 « Dynamiques Européennes ». Ses axes de recherche sont la coopération transfrontalière, la diplomatie territoriale, les opinions publiques et les organisations européennes.



Philippe Hamman est professeur de sociologie à l'Institut d'Urbanisme et d'Aménagement Régional de l'Université de Strasbourg. Il est titulaire de la Chaire Jean Monnet « Governance of Integrated Urban Sustainability in Europe (GoInUSE) » et responsable du Master « Ville, environnement et sociétés ». Il est aussi membre du Conseil et président de la Commission scientifique de la Faculté des Sciences sociales. Il est directeur de la collection « Études alsaciennes et rhénanes » de l'association des Presses universitaires de Strasbourg. Ses axes de recherche sont ville et territoires, le développement durable, le transfrontalier, les politiques locales et les humanités environnementales.



Vous allez vous dire : « Encore un bouquin sur les « Malgré-Nous », eh bien ceux qui l'ont découvert ont trouvé une approche différente et l'ont lu d'une seule traite (453 pages) avec beaucoup d'émotions diverses et variées.

L'origine de l'ouvrage

Joseph Wertenberger habitant Folgensbourg, village du Sundgau, a proposé au romancier il y a quatre ans, d'écrire l'histoire de son village pendant la deuxième guerre mondiale.

Jean-Matthieu Clot, auteur de romans historiques (Les Visigoths, Chronique des Visigoths, Podium Gothorum) se lance dans l'aventure en prenant comme fil rouge le destin croisé de trois jeunes Malgré-Nous, voisins et amis.

Un mot de l'auteur

Mon père, pasteur et aumônier militaire, a d'abord été le deuxième rédacteur (après Alain Rey) de Paul Robert pour la création de son dictionnaire.

Né en 1960, plus littéraire que matheux, je me suis très vite tourné vers l'écriture (nouvelles, contes, pièces de théâtre) avant de publier des romans. D'origine alsacienne (Pfender de Wissembourg) et mon épouse étant de Saint-Louis (68), j'ai cherché les corrélations entre la petite histoire régionale et la grande mondiale. C'est ainsi que partant des témoignages et des documents d'archive, j'ai abouti à un récit historique accompagné d'illustrations.

J'ai été surpris que des amis alsaciens de ma génération et plus jeunes, ne connaissent pas ou mal l'histoire de leur région. Je me l'explique par le mutisme de leurs parents et grands-parents sur le sujet. Des témoins que j'ai rencontrés ont accepté enfin de se confier, de fournir des lettres, des photos, c'est donc le moment de produire ce devoir de mémoire.

J'ai mis longtemps avant de me lancer dans cette écriture et puis j'ai pensé que c'était le moyen de faire « vivre » ces jeunes sacrifiés.

Le livre

Le roman débute le 13 juillet 1939 pour s'achever le 14 juillet 1945. Il vous entraîne dans un tourbillon d'évènements et de lieux dans lequel J.-M. Clot plonge ses personnages et ses lecteurs.

Le samedi soir tant attendu, la fête bat son plein. Les gens des environs viennent nombreux faire un tour à la Kilbe.

Les militaires de la ligne Maginot reçoivent l'autorisation d'y faire un tour, ceux consignés le samedi soir échangent leur tour de garde avec les fêtards de retour de la nuit pour pouvoir y participer à leur tour le dimanche matin après la messe. La musique balance des airs connus et joyeux, l'orchestre alterne valses, marches et bal musette.

Prenez Pierre, jeune homme de vingt-deux ans qui passe en Suisse avec Aloyse avant de rejoindre un maquis dans les Landes. Trahi, son réseau est démantelé. Les jeunes hommes se retrouvent dans un convoi de la mort au départ de Compiègne pour Mauthausen le 6 avril 1944.

L'Alsacien prévient sa patronne qu'il doit s'absenter, prend sa bicyclette et à son tour se jette sur la route en pédalant comme un fou. Arrivé à l'usine, il trouve le père Tastet qui lui indique où sont ses amis en train de débarder



en forêt. C'est Pierre qui l'aperçoit en premier :

- *Hopla, tu es tout rouge, respire !*
- *Salut les gars, je viens d'apprendre que les Allemands vont être bientôt ici, il faut vous sauver.*
- Aloyse s'avance inquiet.*
- *Que dis-tu ? D'où tu tiens ça ?*
- *Un jeune de Grenade est venu me le dire.*
- *Comment ça se pourrait ? Demande à Pierre.*

- À Toulouse, un type du réseau, Mesche quelque chose, un nom comme ça, vous a trahi.

Ou Joseph, vingt-trois ans, qui tente d'imiter son ami et se fait prendre avec Charles à la frontière. Ils arrivent à Schirmeck le 8 octobre 1941. Après y avoir passé six semaines, ils sont envoyés au RAD. Plus tard Joseph se retrouve chasseur alpin dans l'artillerie de montagne de la Wehrmacht, envoyé sur le front russe. Il s'auto-mutile. Il est condamné à mort mais sa peine est commuée par une mutation dans la Flak à Nuremberg. C'est le seul des trois amis, qui rentrera.



Ça fait six semaines que Joseph est à Schirmeck.

Il a perdu quinze kilos, () chaque fois qu'il était de corvée sanitaire, vidage des seaux hygiéniques de sa baraque, il en profitait pour manger l'herbe des bas-côtés du chemin. Le surlendemain de son arrivée, il avait vu arriver dix-sept membres du groupe de résistance de la « Main Noire », qui avaient subi des coups terribles. Il a « goûté » à tout, passant même trois jours au cachot pour ce qui avait été interprété comme une impolitesse. Dans ce réduit de deux mètres cinquante de long sur soixante centimètres de large, il a cru devenir fou.*

Nous suivons enfin le parcours de Clément qui à dix-sept ans vit une incorporation de force dans la S.S. Le lecteur suit son affectation et ses pérégrinations dans la division « Das Reich ». Il est présent à Oradour-sur-Glane lors du martyre du village limousin durant son déplacement vers la Normandie.

Les grenadiers concernés par cet ordre, démarrent leurs véhicules et s'avancent vers le village. Quand le bruit des moteurs s'est éloigné, le capitaine poursuit :

- Quand nous arriverons au pont sur la Glane, le troisième peloton sautera à terre et commencera à enrober le village par le sud-ouest jusqu'à la route de Saint-Junien que vous contrôlerez, j'y veux trois gars, idem par le sud-est jusqu'à la route de Peyrilhac que vous contrôlerez là



aussi, trois gars. Resteront à l'entrée côté église deux gars dont le sergent Tschayge votre chef de peloton, et sur le pont trois gars avec une mitrailleuse en batterie. Le sixième peloton remontera le village jusqu'à l'autre extrémité. Je veux deux gars positionnés sur la route de Saint-Christophe avec l'adjudant Lenz, trois gars sur la route de Cieux, trois gars sur la route du cimetière, et trois sur la rue qui longe le cimetière vers le nord. L'Obersturmführer Heinz Barth vérifiera les emplacements. Les véhicules seront parkés à la sortie vers Confolens. Les consignes pour ces deux pelotons : personne ne rentre, personne ne sort ! Action !

Le camion de Clément démarre, direction le village, Jespersen leur commande d'armer leurs fusils, prêts à tirer. Le jeune homme a le temps d'entendre ce que dit encore son capitaine.

Les personnages sont mis face à l'objet de leur malheur : la guerre !

La foule se masse nombreuse devant l'école, tout le village est présent, la fanfare locale attend avec impatience d'entamer les musiques patriotiques. Au moment où il va

commencer à parler, Arthur Jaeck voit arriver à pied un homme, seul, dans un uniforme défraîchi et non identifiable, fatigué, la foule s'écarte, il s'approche de madame Boeglin saisie par l'émotion.

- Maman c'est moi, Joseph !

Vous pouvez trouver cet ouvrage sous forme e-book sur le site de la FNAC ou en format papier en le commandant à jm.clot@wanadoo.fr

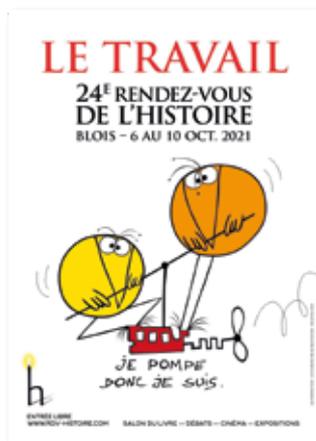
La page du Mémorial

Quand l'AMAM et le Mémorial font salon ensemble...

Le 2 juillet, le **Mémorial** et l'**AMAM** étaient invités par l'**Association des Maires de France au Salon des Maires et Présidents d'intercommunalité, des élus et des décideurs du Haut-Rhin.**

Nous y avons présenté les actualités de l'été au **Mémorial** et proposé aux maires de venir visiter le **Mémorial** avec leurs conseils municipaux ou avec des classes de primaires.

L'AMAM comporte actuellement plus de 200 communes adhérentes, mais il reste encore beaucoup de communes qui ne connaissent pas le **Mémorial** ! Pourquoi ne pas organiser une visite guidée du **Mémorial** avec les conseils municipaux ? ■



Rendez-vous avec l'Histoire à Blois

Pour la 13^e année consécutive, le **Mémorial** était présent aux incontournables **Rendez-vous de l'Histoire de Blois** du 7 au 11 octobre. C'est à la fois l'occasion d'échanger avec d'autres sites de mémoire tels que le Mémorial de la Grande Guerre, la Coupole, le Mémorial de la Shoah, mais aussi de rencontrer des enseignants de tous âges et des acteurs partenaires comme le ministère des armées, le Souvenir Français... tout en profitant d'un immense salon du livre. De quoi donner de belles idées au libraire du **Mémorial**, Guillaume qui va dès à présent enrichir la boutique de quelques ouvrages supplémentaires. ■





Une nouvelle visite Le camp de Vorbruck-Schirmeck : sur les traces d'un camp oublié

La période de fermeture du **Mémorial** a été mise à profit par l'équipe du **Mémorial** pour travailler à une nouvelle visite thématique : « **Le camp de Vorbruck-Schirmeck : sur les traces d'un camp oublié** ». Celle-ci a été proposée pour la première fois cette année, et selon la météo, a connu un petit succès. Accompagné d'un guide, la visite commençait au sein du **Mémorial** pour mettre en place le contexte historique mais aussi pour découvrir des objets de nos réserves issus du camp de Schirmeck.

Puis les visiteurs partaient à pied en direction de l'emplacement de l'ancien camp d'internement avec des arrêts commentés sur des lieux emblématiques en lien avec le camp. Cette visite est amenée à être reprogrammée alors ne manquez pas de contacter le **Mémorial**, ou de surveiller le site internet www.memorial-alsace-moselle.com et les réseaux sociaux pour connaître les futures dates (printemps 2022). ■

La culture dans un écrin de verdure cet été

Dans le cadre du **Festival des Estivales Grand-Est**, la **Région Grand Est** a proposé cette année au **Mémorial** d'accueillir des événements culturels au cours de l'été.

Ainsi la saison estivale a débuté avec l'orchestre lituanien dirigé par le virtuose **David Geringas**, puis c'est une pièce de théâtre qui a été jouée par la compagnie **Les Ombres du soir** et ensuite un concert de jazz manouche s'est produit sur le belvédère.

Après de nombreux mois où la culture et le spectacle vivant ont été mis en suspens, c'est un vrai plaisir pour le public de renouer avec des artistes, avec en prime un cadre magnifique. ■

Sabine Bierry



Contact

Mémorial Alsace-Moselle

Allée du Souvenir français

67130 Schirmeck

Tél. 03 88 47 46 50

www.memorial-alsace-moselle.com

contact@memorial-alsace-moselle.com

Facebook : MEMORIAL DE L'ALSACE MOSELLE

Instagram : memorialsacemoselle

Twitter : @mam_EUphoria

Service éducatif

gpellenard@memorial-alsace-moselle.com

sebastien.soster@ac-strasbourg.fr

Guide pour le Concours National de la Résistance et de la Déportation (CNRD)

Le CNRD fut mis sur pied en 1960, vingt ans après l'invasion allemande, et confié en grande partie aux professeurs d'histoire-géographie. Ceux-ci mobilisèrent les élèves, les aidèrent dans leur préparation, participèrent aux jurys formés avec d'anciens résistants et déportés. Ils virent là une occasion d'approfondir un sujet d'histoire récente, de donner le goût de l'enquête historique à de jeunes esprits mais aussi de développer l'engagement civique de candidats confrontés aux problématiques de l'engagement passé de jeunes gens de leur âge, unis dans le refus du renoncement et de l'abjection. Après soixante années d'existence le CNRD a gardé toute sa vitalité et pour l'année 2020-2021 mobilise nos élèves autour du thème : La fin de la guerre, les opérations, les répressions, les déportations et la fin du III^e Reich. Notre jeune collègue Éric le Normand, professeur d'histoire-géographie, aide les candidats à comprendre, appréhender et documenter ce vaste sujet.

La fin de la guerre. Les opérations, les répressions, les déportations et la fin du III^e Reich (1944-1945)

I. Interpréter le sujet dans un contexte spécifique

Le sujet du concours est très ouvert dans son interprétation. Tout d'abord, le cadre spatio-temporel est défini par les années 1944-1945. Or la date de la fin de la guerre est différente selon les théâtres d'opérations, le 8 mai 1945 en Europe et le 2 septembre 1945 au Japon. Quant à la date de départ, le mois de juin 1944 concentre de nombreux événements marquant la chute irrémédiable du III^e Reich en Europe comme la libération de Rome le 4, le débarquement allié en Normandie le 6 et l'opération Bagration sur le front de l'Est le 22. Le terme opération peut renvoyer aux opérations militaires alliées ou aux opérations de répression allemandes, notamment les rafles. Les répressions renvoient à un arsenal répressif à travers les filatures, les arrestations, les internements, les interrogatoires, tortures et les déportations. Ces dernières font l'objet d'une attention particulière de la part des Allemands puisque, même à la veille de la Libération, des convois partent encore en direction des camps comme celui du 15 août depuis Paris ou du 2 septembre depuis Besançon. En Alsace, le dernier convoi part le 2 février 1945 depuis Rouffach vers Fribourg-en-Brigau. Ainsi, le sujet du CNRD ouvre de nombreuses pistes d'études que je vous propose d'explorer dans un contexte spécifique

Appréhender ce sujet à travers le parcours des Alsaciens durant la Seconde guerre mondiale nous oblige à l'entrevoir à travers une triple échelle : locale, nationale et européenne. Dès la déclaration de guerre en septembre 1939, des milliers d'Alsaciens¹ sont évacués. Un an plus tard, en septembre 1940, plusieurs milliers ne reviendront pas dans leur ancienne région, annexée de fait, germanisée et nazifiée. Ils se retrouvent en grande partie dans le Sud-Ouest de la France où ils accueillent dans les années suivantes des expulsés, des évadés

et des réfractaires à l'incorporation de force. La diaspora alsacienne est très importante et disséminée dans toute la France². Après novembre 1942 et l'invasion de la zone non-occupée, ils sont nombreux à être inquiétés et beaucoup s'engagent dans la Résistance. En Alsace même, les décrets d'incorporation de force dans la *Wehrmacht* en août 1942 envoient les Alsaciens sur tous les théâtres d'opérations en Europe, où certains s'évadent ou rejoignent la Résistance locale. Ainsi, les Alsaciens sont présents sur tout le continent européen pour prendre part aux combats de la Libération. Cette triple échelle géographique engendre un engagement multiforme dans la Résistance : s'opposer au nazisme en Alsace, rejoindre les maquis en France ou s'évader de la *Wehrmacht*. L'objectif est donc de prendre en compte cette diversité afin de resituer au mieux la participation des Alsaciens aux combats de la Libération et la répression violente dont ils ont été l'objet.

II. Un engagement sur tous les fronts

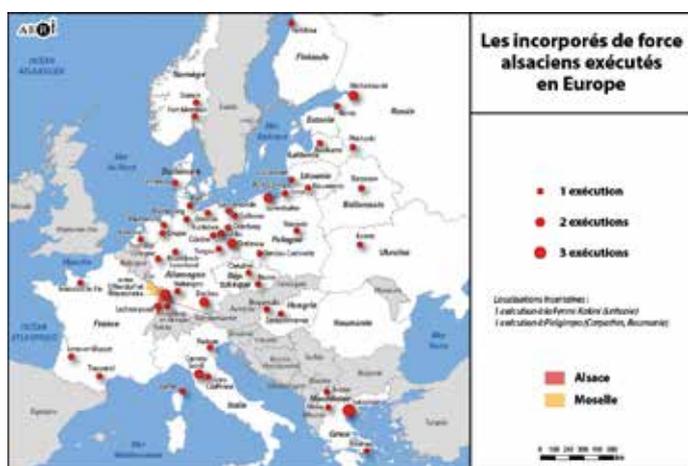
En Alsace, l'administration nazie renforce son quadrillage sur la société. Beaucoup d'Alsaciens optent pour des comportements de transgression visant à s'opposer à l'ordre nazi. Ainsi les frères Sowa sont arrêtés pour avoir parlé français et Auguste Bernard pour n'avoir pas levé le bras lors d'un rassemblement en entreprise. Beaucoup de jeunes tentent de s'évader pour se soustraire à l'incorporation de force comme René Jung et Camille Peter qui sont arrêtés à proximité de la Suisse. Durant l'automne 1944, malgré des difficultés extrêmes, des maquis se forment dans les Vosges comme celui de la *Waldkapelle* à Thann, à Sondernach dans la vallée de Munster, ou à Volksberg dans le canton de la Petite Pierre. Ils n'ont rien à voir avec les grands maquis français tels que les Glières ou le Vercors mais s'apparentent plutôt à de petits groupes plus ou moins isolés et composés de réfractaires à l'incorporation de force ou de

1. Habitant à moins de dix kilomètres de la frontière du Rhin. 2. Surtout dans le Sud-Ouest de la France et en zone non-occupée.



l'anéantissement du GMA Vosges à Viombois en septembre 1944. Les Alsaciens prennent également part aux combats des maquis. Ainsi, l'incorporé de force Jacques Knecht parvient à s'évader avant de rejoindre le maquis du Cheylard en Ardèche. Gilbert et Jean-Pierre May rejoignent le groupe Surcouf à Saint-Amand-Montrond qui fait prisonniers plusieurs cadres de la Milice en juin 1944. Enfin, Charles Mangold dirige l'Armée secrète (AS) en Dordogne et coordonne l'action des maquis. Très engagés, les Alsaciens occupent également des postes stratégiques leur permettant d'apporter une contribution décisive à la Libération.

En Europe, la résistance des Alsaciens revêt aussi un caractère multiforme à travers l'incorporation de force dans la *Wehrmacht*. Certains sont accusés de démoralisation comme Jean-Pierre Zimmermann et Charles Kreutter arrêtés pour avoir exprimé leur déception quant à l'attentat manqué contre Hitler le 20 juillet 1944. D'autres n'hésitent pas à se mutiler comme Louis Marchand en décembre 1944 en Pologne. Pour beaucoup, l'évasion représente le meilleur moyen d'agir mais la menace que cette action fait peser sur les familles en Alsace contraint à la prudence³. La nouvelle de la libération de Strasbourg le 23 novembre 1944 agit alors comme un détonateur. En janvier 1945, Roger Klein ne rejoint pas son unité en Norvège alors qu'il se trouve au Danemark. En avril, les jeunes Edmond Kranz et Léon Oechsel s'évadent alors qu'ils se trouvent à proximité de Berlin. Enfin, partout en Europe, les Alsaciens entrent clandestinement en rapport avec la Résistance locale en apportant des renseignements et en s'engageant activement dans des actions concertées. Ainsi, en juillet 1944,



Cartes AERIA / DR

personnes recherchées. Sans parachutage d'armes et de matériels, les actions entreprises sont très limitées. Néanmoins, les Forces françaises de l'intérieur d'Alsace (FFIA) participent activement à la libération de la région en fournissant des guides comme le jeune Jean-Pierre Sac dans la vallée de la Thur ou des soldats comme lors des combats de l'hiver 1944-1945 au nord de Strasbourg. Dans un contexte spécifique et malgré des moyens très limités, les Alsaciens s'engagent pleinement pour la libération de leur territoire.

En France, de nombreux Alsaciens s'engagent dans la Résistance. Ils sont très appréciés pour leur connaissance de la langue allemande et leur esprit d'organisation. À Lyon, la famille Crabbe s'engage ainsi totalement dans l'hébergement et le passage des aviateurs alliés. C'est également dans cette ville que Laure Diebold débute ses activités clandestines au sein du secrétariat de Jean Moulin. Très engagés dans l'ancienne zone non occupée, des Alsaciens fondent même une organisation clandestine destinée à libérer l'Alsace : les Groupes mobiles Alsace (GMA). Durant les combats de la Libération, ils sont particulièrement actifs malgré



Félix May, le père de Gilbert et Jean-Pierre May, exécuté par la Milice en juin 1944 / Archives privées de la famille May © DR

3. *Sippenhaft* : La famille de l'incorporé de force est déclarée comme responsable en cas d'évasion... et peut alors être arrêtée, internée et/ou déportée en Allemagne dans des camps. 4. Unité qui sera à l'origine des massacres de Tulle et d'Oradour-sur-Glane en juin 1944.



Jacques Knecht / Archives privées de la famille Knecht © DR

Charles Herm, Émile Bohrer et Émile Hans sont arrêtés à Domokos (Grèce) pour avoir mis en place l'évasion de prisonniers grecs alors sous leur garde. En France, Martin Rohrer et Louis Olry s'évadent de leur unité, la division SS *Das Reich*⁴, avant de rejoindre les maquis près de Bordeaux. La résistance des Alsaciens au sein de l'armée allemande marque une prise de risque immense car au-delà du port de l'uniforme, la famille peut aussi être visée et victime d'une répression nazie toujours plus féroce à mesure qu'on se rapproche de la fin de la guerre...

III. Une répression de plus en plus féroce...

Durant les années 1944-1945, le régime nazi et ses alliés durcissent considérablement la répression. **En Alsace**, la terreur est marquée par l'internement au camp de sûreté de Schirmeck. Après y avoir été torturés, les frères Sowa sont pendus au camp de concentration du Struthof. Auguste Bernard, Paul Malaisé, René Jung et Camille Peter sont arrêtés alors qu'ils tentent de s'évader de Schirmeck. Les Allemands n'hésitent pas à lancer les chiens sur eux et demandent aux deux derniers de rejouer l'évasion avant de les exécuter. Les maquis comme celui de la *Waldkapelle* près de Thann sont également touchés. Au total, sur 31 personnes arrêtées (22 hommes et 9 femmes) en octobre 1944 : 11 sont exécutées et 11 décèdent dans les camps de concentration. Afin d'obtenir un maximum de noms, les Allemands utilisent la torture, la brutalité et l'intimidation. À Sondernach, les maquisards se sont réfugiés dans un vieux bunker de la guerre 14-18. Après un combat acharné, les soldats allemands n'hésitent pas à achever les blessés puis à déposer leurs corps dans ce lieu clos avant d'y jeter

des grenades. Lors des combats qui suivent la libération de Strasbourg, une dizaine de FFI de Kilstett et de Gamsheim sont capturés. Ils sont froidement exécutés et pour certains jetés directement dans le Rhin. Ainsi, les autorités nazies procèdent avec beaucoup de violence et de sauvagerie⁵. Elles n'acceptent pas la défaite et défendent l'Alsace, territoire du Reich, avec acharnement.

En France, durant l'année 1944, la répression allemande⁶ s'intensifie. Ainsi, la famille Crabbe est arrêtée le 9 mai à Lyon et internée à la prison Montluc. Le 10 juin, Gilbert est fusillé, tandis que sa mère et son frère, Élisabeth et Raoul sont transférés à Compiègne avant d'être déportés dans l'univers concentrationnaire. Raoul décède dans le convoi de la mort parti le 2 juillet à destination de Dachau. Quant à Élisabeth, elle est déportée au camp de concentration de Ravensbrück où se trouve également Laure Diebold. Les deux reviendront en France terriblement marquées par les épreuves subies.⁷ Ainsi les résistants sont durement éprouvés durant les premiers mois de l'année 1944 comme en témoigne l'affiche rouge.⁸ Les combats de la libération se déclenchent avec le débarquement allié en Normandie le 6 juin 1944 et la mobilisation des maquis et des résistants. Évadé de l'armée allemande, Jacques Knecht est capturé lors d'un combat le 5 juillet. Déporté en Allemagne, il est condamné à la peine de mort pour désertion et espionnage puis fusillé en février 1945. Dans la Creuse, l'unité de Gilbert et Jean-Pierre May couvre les arrières du groupe Surcouf et ils sont faits prisonniers le 19 juillet. Alors que le premier entame un long périple dans l'univers concentrationnaire, son petit frère est condamné à la peine de mort et fusillé le 18 janvier 1945 en Allemagne. Ainsi, la répression est brutale et les peines sont lourdes. Alors que la



Jean-Paul Sac / Archives privées de la famille Hayme © DR

5. Au mépris des lois de la guerre concernant notamment le traitement des prisonniers de guerre. 6. Et celle de ses alliés comme la Milice. 7. Laure Diebold meurt prématurément à 50 ans en 1965. 8. Affiche de propagande allemande placardée massivement en France sous l'Occupation, dans le contexte de la condamnation à mort de 23 membres des Francs-Tireurs et Partisans – Main-d'Œuvre Immigrée (FTP-MOI), résistants de la région parisienne, suivie de leur exécution, le 21 février 1944.



Plaque à la mémoire d'Édmond Krantz et Léon Oechsl au cimetière de La Broque / AERIA © DR

libération est imminente, Charles Mangold est arrêté le 7 août 1944. Interné et torturé, il est finalement exécuté le 12 à Périgueux, sept jours avant le départ des Allemands. D'abord arrêtés, internés, jugés et déportés, les Allemands n'hésitent pas à exécuter des prisonniers avant leur départ. Ainsi, la répression ne fait que s'amplifier à mesure que la libération approche...

Enfin, **en Europe**, les incorporés de force cherchent des moyens et des stratagèmes pour éviter les combats mais ils sont très surveillés. Jean-Pierre Zimmermann et Charles Kreutter sont condamnés à la peine de mort pour défaitisme après avoir été dénoncés. Ils sont pendus devant toute la compagnie le 18 août 1944 en Italie. Si la libération de Strasbourg le 23 novembre 1944 permet de passer à l'action plus facilement, elle n'efface en rien les risques encourus. Roger Klein est arrêté en janvier 1945 au Danemark, interné à Oslo, il est condamné à la peine de mort et fusillé en février. Édmond Kranz et Léon Oechsl sont fusillés le 13 avril 1945 à Drehnow à proximité de Berlin alors que leur unité doit s'engager pour défendre la capitale allemande. Cette répression brutale et violente s'inscrit dans un durcissement du régime dans les derniers mois de la guerre face aux « lâches » et aux « traîtres ». De nombreux soldats allemands sont pendus le long des routes avec des pancartes afin de montrer la détermination du régime nazi à poursuivre le combat jusqu'au bout. Il en est de même des incorporés de force qui entrent en relation avec des résistants. Martin Rohrer est tué au combat le 25 juin 1944 par les soldats de l'unité dont il venait de s'évader. Quant à Louis

Les dates

6 juin 1944 >

Débarquement allié en Normandie

15 août 1944 >

Débarquement allié en Provence

25 août 1944 >

Libération de Paris

23 novembre 1944 >

Libération de Strasbourg

Janvier 1945 >

Contre-attaque allemande en Alsace (Opération Nordwind)

Mars 1945 >

L'Alsace est entièrement libérée.

Les Alliés franchissent le Rhin

8 mai 1945 >

Capitulation allemande.

Fin des combats en Europe

Pour aller plus loin

L'Association pour des études sur la Résistance intérieure des Alsaciens (AERIA) a mis en place un **dévidérom multimédia** qui a été distribué dans tous les collèges et lycées en Alsace. Les informations de l'article proviennent de cet outil de recherche. L'association a également une **exposition itinérante** à disposition des établissements scolaires afin de permettre aux élèves de se confronter directement à des documents d'époque, notamment ceux présentés en illustration. Enfin, un **module pédagogique** est aussi proposé, reprenant les principaux exemples cités. À travers des corpus documentaires composés d'archives, de témoignages, d'articles et de photographies, l'objectif est de mieux appréhender cette période en travaillant sur un personnage, une famille ou un événement en particulier...

Olry, déporté, il est réaffecté dans une unité disciplinaire de la *Wehrmacht*. Le 27 août 1944, Charles Herm, Émile Hans et Émile Bohrer sont fusillés à Salonique après avoir été condamnés à la peine de mort avec d'autres incorporés de force mosellans. Ainsi, la résistance des incorporés de force est synonyme de lâcheté et de trahison pour l'ordre nazi engagé dans un combat pour la survie de l'Allemagne. Les sentences prononcées sont lourdes et agissent comme une menace pour tous ceux qui voudraient emprunter le même chemin... ■

Éric le Normand,
(Chargé de mission pour l'AERIA)
Professeur d'histoire-géographie au lycée André
Maurois de Bischwiller

Du 10 au 12 mai le gros de la Wehrmacht, soit 42 divisions dont sept blindées, avait pu s'engager dans les Ardennes et les traverser en 58 heures. Les unités légères françaises, trop peu nombreuses, insuffisamment équipées, les avaient à peine ralenties ; elles avaient dû se replier précipitamment sur leurs bases. Bien que les signes aient été évidents que le grand coup de boutoir se donnait dans les Ardennes, le Haut commandement français n'avait eu aucun soupçon ; pour lui, la poussée majeure de l'ennemi se faisait en Belgique. On « pincerait à la sortie des Ardennes » — selon les mots de Pétain — les divisions qui avaient pu s'y aventurer. Ainsi, après la défaite décisive du 1^{er} septembre 1870, 70 ans plus tard, l'histoire semblait se répéter. Une nouvelle fois, c'est sur cette vieille voie d'invasion que se réaliserait la percée décisive qui scellerait le destin du pays.

Il restait pourtant le fleuve à franchir, la ligne fortifiée défendue par des troupes assez nombreuses, bien que de second ordre, à affronter. Il restait aussi à vaincre les fraîches et puissantes divisions blindées françaises basées dans la région de Reims à peu de distance de ces forêts ardennaises d'où surgiraient leurs colonnes.

La traversée de la Meuse du 13 mai 1940 et l'échec des interventions françaises

La percée de Sedan le 13 mai 1940

Le 12 au soir, les éclaireurs allemands atteignent la Meuse. Sur place, le général Lafontaine qui commande la 55^e DI pense que les Allemands vont tenter le passage dans les jours qui viennent. « Le temps qu'ils amènent leur artillerie, vous avez deux à trois jours devant vous » lui avait objecté un officier d'état-major. Le lendemain, ils sont là.

Le 13 mai, tout commence par une attaque massive de la *Luftwaffe* sur l'espace très réduit du méandre de la Meuse avec 900 à 1000 bombardiers dont 250 *Stukas*. Le 13 mai, le colonel Villehume avait averti le haut commandement à Vincennes de la brusque et curieuse disparition de la *Luftwaffe* du ciel belge dans l'après-midi ; elle s'était en effet rendue dans les Ardennes alors que l'embouteillage menaçait de tourner à la catastrophe en cas d'attaque des Alliés. On ne le comprit pas. L'attaque débute à 8 h du matin et se poursuit jusqu'à la nuit avec une intensité maximum

vers 16h. Le but est de neutraliser l'artillerie française et de désorganiser la défense. La 55^e DI n'était pas préparée à ce déluge infernal. Malgré l'intensité des bombardements, les *blockhaus* ne sont pas détruits et il y a peu de morts, mais la division est coupée de l'arrière, les câbles la reliant aux autres unités ayant été sectionnés.



Blindé traversant la Meuse sur un pont flottant et premiers prisonniers français

Le groupe Kleist, le plus au sud, avait concentré pas moins de trois PZD (division blindée) pour la traversée de la Meuse entre Donchery et Wadelincourt sur une distance de cinq kilomètres seulement. À 16h, les premières unités d'infanterie de la 1^e PZD (le régiment *Grossdeutschland* et le 43^e bataillon de pionniers) parviennent à traverser la Meuse sur des canots, ce qui permet à la 2^e PZD restée bloquée devant Donchery d'occuper le village vers 16h35 puis de passer la Meuse à son tour. Les *blockhaus* sont neutralisés un à un dont certains au corps à corps. La 10^e PZD, après avoir été repoussée, parvient, grâce à l'action de corps francs, à gagner, à son tour, les crêtes plus au sud vers 21h. À 19h10 est jeté le premier pont flottant qui permet de faire passer véhicules légers et canons antichars. En



La traversée de la Meuse dans le secteur de Sedan

début de soirée, les hauteurs de la Marfée qui dominent Sedan sont atteintes ; vers minuit des unités de reconnaissance s'infiltrèrent plus au sud jusqu'aux abords de Chehéry dans la vallée de la Bar avec, en vue, le premier obstacle à dépasser, le canal des Ardennes.

Cette première percée a donc réussi, mais elle ne tient pas seulement à la détermination, la puissance de feu, au savoir-faire des premiers assaillants qui s'étaient exercés auparavant, à l'efficacité des attaques aériennes ; elle tient aussi aux défenseurs eux-mêmes soumis à une véritable paralysie psychique après le déluge de feu de 16h. Une rumeur, totalement infondée, se répand deux heures plus tard : « Les Boches ont passé la Meuse, ils arrivent avec des chars ».

La rumeur de Bulson crée la panique

On ne sait pas vraiment d'où elle partit ; on la localisa à Bulson, le PC du général Lafontaine où affluèrent les premiers fuyards d'où le nom qui lui fut donné. C'était le PC de Lafontaine à une huitaine de kilomètres de Sedan, au centre du plateau (première ligne de crête) qui domine Sedan avant qu'il ne le quitte pour Chémery vers 16h. Des chars auraient été vus à Chaumont et à Bulson ; les premiers ne passeront la Meuse que 11 heures plus tard, à 7h du matin, le 14 mai. La fausse rumeur se répand très rapidement de PC en PC. Selon Jean-Louis Crémieux-Brillac¹ les esprits étaient sans doute mûrs pour l'accepter ; la propagande de la fin des années 30 sur le thème de la supériorité de l'armée allemande, la hantise de la 5^e colonne, en avaient touché beaucoup. Ce facteur psychologique, un phénomène d'autocréation dans une fraction de l'opinion publique psychologiquement vulnérable, peut être une explication. Les conséquences sont graves ; la panique gagne les rangs français ; à Bulson c'est l'affolement. Les premiers à décrocher sont les trains réglementaires et les équipages d'artillerie restés à l'écart des unités combattantes et peu encadrés. En quelques heures, la 55^e division d'infanterie se disperse à son tour à quelques exceptions près. Le général Baudet qui commande la 71^e division a fait de même. Plus grave encore, le colonel Poncelet qui commande l'artillerie lourde du corps d'armée, se replie plus au sud. Lorsqu'il se rend compte de son erreur, de nombreux bataillons sont déjà partis. Avec ces replis des PC, les communications téléphoniques sont rompues entre les unités avec pour conséquence la désorganisation, la démoralisation dans les petites unités qui ne reçoivent plus d'ordres.

Les conséquences sont graves. Outre le repli de l'artillerie lourde qui aurait pu empêcher le passage du fleuve aux blindés, celui des unités qui fuient vers l'arrière va encombrer les routes avec leur matériel et



Le plateau de Bulson (300 m). Le village de Bulson, le premier PC du général Lafontaine. Au fond, Chaumont sur la bordure du plateau où apparurent les premiers chars allemands vers 8h45 le 14 mai 1940

gêner le déplacement des renforts appelés à converger sur Sedan.

Une première contre-attaque qui n'a pas lieu

Côté français, quelques généraux ont gardé la tête froide. Le général Huntzinger ordonne une contre-attaque massive et envoie des renforts depuis la Champagne pour défendre l'Aisne et le canal des Ardennes. La 3^e DIM s'installe dans la nuit dans les bois de Mont-Dieu, plusieurs divisions d'infanterie dont la 14^e DI de de Lattre de Tassigny, une division d'élite rattachée à la Réserve Générale du Quartier Général de Gamelin, sont dirigées vers Sedan. Les trois DCR (divisions cuirassées) basées au nord de Reims avaient été mobilisées dès le 12 mai pour intervenir en Belgique ; le 13 mai, alors que la 1^{ère} DCR a déjà atteint Charleroi, les 2^e et 3^e DCR sont dirigées vers Sedan pour une attaque en force ; la 5^e DLC (division légère de cavalerie) et la 3^e brigade de Spahis ont l'ordre de gagner le canal des Ardennes où semble devoir se porter l'effort de l'ennemi.

Dans l'immédiat, le général Grandsart, chef du 10^e corps est chargé de contre-attaquer. Dès 16h, il met ses réserves sous les ordres du général Lafontaine qui vient d'installer son PC à Chémery-sur-Bar à 6 km au sud-ouest de Bulson où « la cohue est indescriptible ». Il s'est, très logiquement, déplacé dans la dépression entre les deux lignes de crêtes, dans la vallée de la Bar où passe le canal des Ardennes et où peut déboucher l'ennemi venant de Sedan. Mais il faut beaucoup de temps pour rassembler les chars qui, positionnés au nord de l'Aisne, ne se mettent en marche, par crainte de la Luftwaffe, que vers 21h30. Ils peinent à se déplacer par des routes encombrées d'unités se repliant avec leur matériel ; ainsi le 7^e bataillon de chars qui doit sou-

1. *Ardennes 1940*. Colloque 1990 sous la direction de Maurice Vaïsse, Kronos 1991. Jean-Louis Crémieux-Brillac. p. 174

taines de chars dont certains sont supérieurs aux chars allemands pour leur blindage. Dirigées initialement vers la Belgique dès le 12 mai, la 1^{re} DCR se trouve déjà à Charleroi à la hauteur de Dinant ; les 2^e et 3^e DCR ont ordre de gagner Sedan. D'autre part l'aviation alliée va être engagée pour empêcher le passage des divisions blindées allemandes.

Or la cause est perdue ce jour-là. Tout est allé trop vite, on arriva trop tard.



Guderian en première ligne avec ses troupes dirigeant les opérations dans un véhicule radio, avec la machine à crypter Enigma au premier plan.

L'échec des attaques aériennes alliées du 14 mai 1940

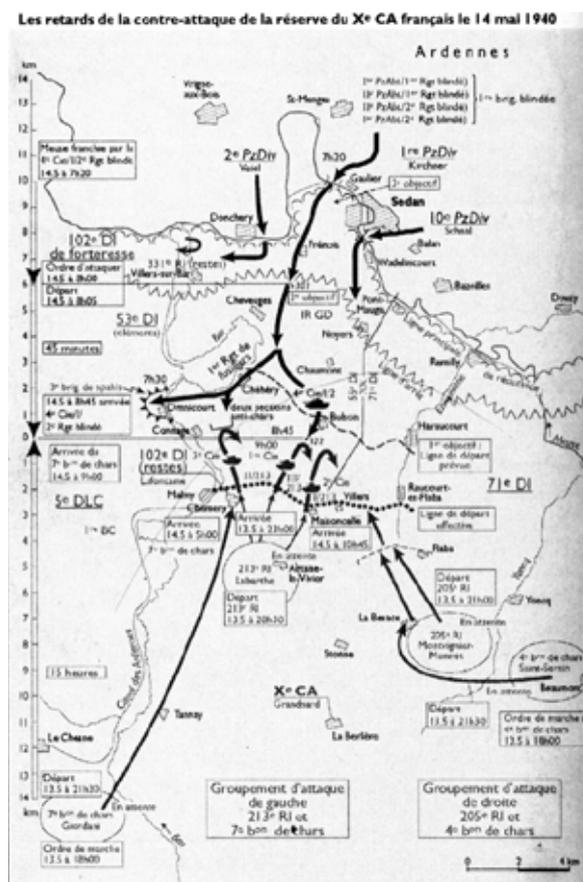
Comme il n'y a plus d'artillerie lourde pour détruire les ponts, l'État-major allié décide d'engager la force aérienne : « La victoire ou la défaite passent par ces ponts » affirme le général Billotte. Mais les Alliés manquent de moyens. La chasse française est éparpillée sur le front ; une bonne partie est en réserve dans le sud-ouest ou indisponible par manque d'équipement. Ils ne peuvent engager que 152 bombardiers (109 de la Royal Air Force et 43 Français) et 250 avions de chasse. En face, 814 appareils allemands et surtout 303 pièces de DCA qui dressent un rideau de fer mortel pour des avions qui sont lents et arrivent en vol rasant.

Ils interviennent de 5h30 à la nuit, à 27 reprises, mais en vagues de 10 à 20 appareils seulement. Mission héroïque, mission sacrifice suicide. C'est un échec, le pont Gaulier n'a pas été détruit. La *Royal Air Force* perd près de la moitié de ses appareils. Ce sera la seule intervention importante de la campagne de l'ouest ; désormais la *Luftwaffe* a la maîtrise du ciel. A partir de 7h20, Guderian est parvenu à faire passer la Meuse à 60 000 hommes, 22 000 véhicules et 250 chars.

Dans la matinée du 14 mai, première ébauche du « coup de faucille » ? Une première contre-attaque qui tourne mal.

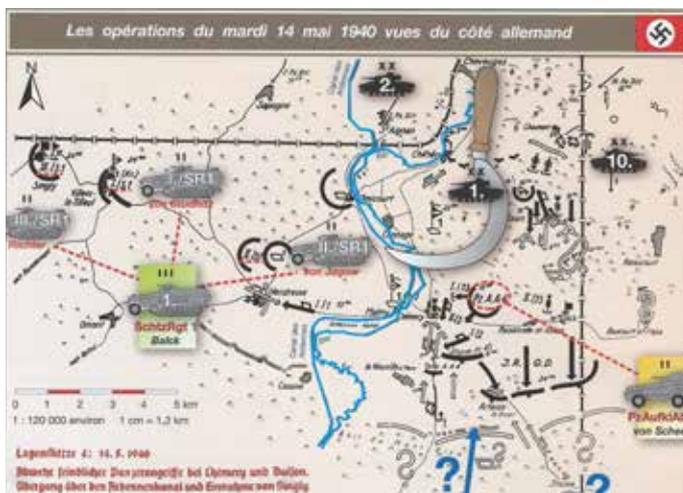
La contre-attaque menée avec le 10^e corps d'armée devait être suivie par celle du 21^e corps d'armée du général Flavigny arrivé au Chesne vers 6 du matin avec la puissante 3^e DCR forte de 300 chars ; l'ordre est de se diriger immédiatement au nord de la crête de Mont-Dieu, la deuxième ligne de côtes à une quinzaine de kilomètres de Sedan à vol d'oiseau.

La première contre-attaque commence en début de matinée depuis Bulson et Chémery. C'est au moment où les premiers chars allemands traversent le fleuve. Guderian les lance, sans attendre, en direction de Bulson et Chémery, la tête des avant gardes allemandes. Une course contre la montre s'engage.



Attaque du 10^e corps d'armée de Lafontaine le 14 mai. « Le mythe de la guerre éclair » de Karl-Heinz Frieser, Belin 2015

À Bulson, quand arrivent, à 8h45, les unités blindées, parties plus d'une heure plus tôt au pas du fantassin, les premiers chars allemands apparaissent sur les crêtes. La bataille s'engage ; elle est d'abord à l'avantage des Français, mais l'arrivée de renforts permet d'arrêter leur offensive puis de mener une contre-attaque. La décision se fait au bout d'une heure avec l'arrivée des avant-gardes de la division d'élite *Grossdeutschland* et de ses chars lourds. Le bataillon français perd la plus grande partie de ses blindés et se retire dans le bois de Rancourt tandis que l'ennemi se répand vers le sud, retardé par un groupe de reconnaissance pour permettre l'installation de renforts sur la deuxième ligne de côte de Mont-Dieu à Beaumont.



Carte allemande. Le coup de faucille à partir des ponts de Malmy et Omicourt
Carte o8 « Les Spahis de la Horgne ». Colonel Thierry Moné

Dans la vallée de la Bar, Lafontaine qui ne dispose toujours pas de toutes les troupes prévues finit par donner l'ordre d'attaque à 7h30 avec le seul 213^e RI et le 7^e bataillon de chars. Mais les mouvements de troupes ont été repérés dès 7h par la reconnaissance aérienne. Le groupement d'attaque français parvient à reprendre le village de Connage, mais, à 9h45, lorsqu'arrivent les premiers chars lourds allemands dans la vallée de la Bar, le vent tourne ; le combat est inégal. Leurs chars légers sont repoussés et détruits un à un ; l'infanterie recule, se replie entre 10h15 et 10h45 vers le bois de Mont-Dieu, à l'ouest du canal où règne une certaine pagaille. L'accumulation d'unités sans concertation entre elles, avec des cisaillements de colonnes où se mêlaient les réfugiés et les unités défaits, rendaient très difficile la résistance à l'ennemi. Les avant-gardes des Spahis qui étaient passées de l'autre côté du canal se replient à leur tour. Vers midi, sur les 40 chars français engagés il n'en reste plus que 10 ; le bataillon était quasi anéanti dans l'après-midi ; le 213^e régiment perd plus de 800 hommes. C'est une catastrophe. Chémery

tombe aux mains des Allemands à 11h ; les ponts de Malmy et Omicourt sur le canal des Ardennes sont pris, intacts.



Le pont de Malmy sur le Canal des Ardennes

Guderian, averti à 12h30, prend alors une décision capitale. Alors que les ordres du Haut Commandement étaient d'assurer la tête de pont qui pouvait être menacée par une contre-attaque venant du sud — la 2^e DCR était en cours de rassemblement devant Mont-Dieu — il décide de lancer la 1^{ère} et la 2^e blindée (PZ : *panzerdivisionnen*) vers l'ouest avec toutes leurs forces en direction de Rethel sur l'Aisne, à 40 km de là. La 10^e PZ et la division *Grossdeutschland* sont dirigées vers le sud pour protéger ses flancs. Pour lui, fidèle à ses convictions, il fallait exploiter immédiatement la percée à Sedan par une offensive en profondeur de l'arme blindée. À 13h, la 1^{ère} PZ passe à l'attaque à Chémery et Omicourt. Le coup de faucille a commencé.



Les avant-gardes de la 1^{ère} PZ à Vendresse le 14 mai 1940

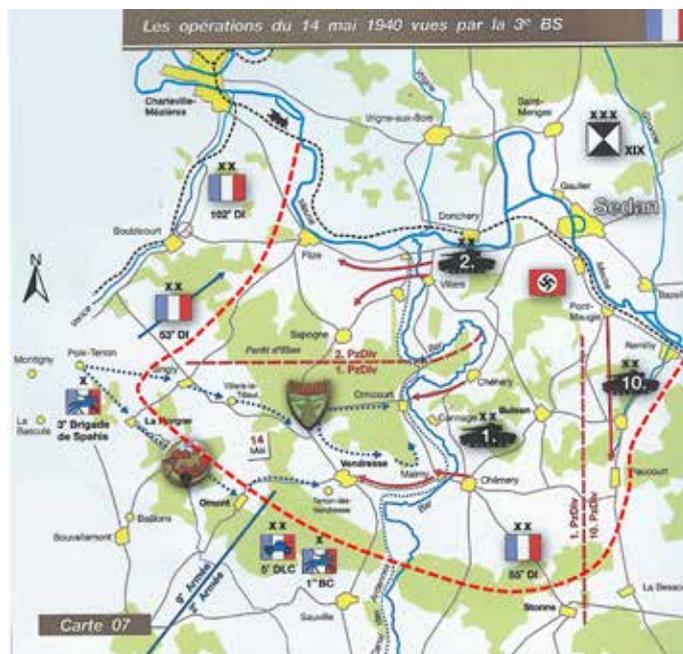
Les unités françaises reculent dans un certain désordre faute de communications suffisantes entre elles, les unes se replient entre les deux côtes vers Vendresse

puis Villers le Tilleul, les autres plus sud, de l'autre côté de la côte, vers Bouvellemont. Une brèche s'ouvre ainsi entre la 5^e DCL (2^e armée) et la 3^e BS et ce reste de la 53^e DI (9^e armée). Elles ont ordre de tenir sur place jusqu'à l'arrivée de la 14^e DI prévue le lendemain en fin de journée et dont une avant-garde arrive le soir à Bouvellemont.

Une occasion unique manquée par la 3^e DCR

Guderian avait été téméraire en désobéissant aux ordres de ses supérieurs ; la menace d'une attaque de flanc existait bien avec la 3^e DCR, ses 300 chars dont les puissants chars B1 bis, renforcée par la 3^e DI motorisée, ainsi que par de nombreux véhicules légers de la cavalerie. Le général Flavigny, son commandant, qui passe pour un spécialiste des chars, avait pensé attaquer dans la matinée, mais il doit reporter l'ordre à 12h, puis à 14h. Le général Brocard qui commande la 3^e DCR n'est pas prêt. Il faut du temps pour avertir les unités, du temps pour atteindre Mont-Dieu (2 à 3h), du temps pour procéder à deux pleins de chars ; le départ depuis Le Chesne n'aura lieu qu'à 13h. C'est seulement à 17h30 que la DCR est prête pour le combat avec 160 chars. Le moment était favorable ; une brèche existait entre les 1^{er} et 2^e PZD qui s'engageaient vers l'ouest et la 10^e PZD qui commençait seulement à se déployer vers le sud ; son exploitation pouvait retourner la situation avec des effets incalculables sur la suite de l'offensive allemande. Or le général Flavigny, agacé par les retards, des problèmes techniques, peut-être abusé par les propos de soldats fuyant vers le sud qui annoncent des centaines de chars allemands en train d'attaquer, hésite à donner le signal de l'attaque. Pour finir, il prend la fatale décision d'annuler l'opération ; il voulait « éviter une catastrophe » se justifia-t-il après la guerre. Avait-il perçu qu'il ne ferait pas le poids face aux *Panzers* de Guderian, que le « sacrifice » demandé était inutile ? Aurait-il été informé qu'à Flavion cela se passait très mal pour la 1^{er} DCR ? Le général Brocard, le bouc émissaire, fut démis ; il ne s'était pas sacrifié comme cela lui était demandé par ses supérieurs. Pour ceux qui l'attaquaient, il eut cette réponse : « Sacrifice ou non, les chars ne peuvent marcher sans essence ». L'unique chance de renverser la situation, comme le dira plus tard le général allemand Hoth, fut ainsi ratée. Cette fatale décision fut suivie d'une autre qui ne l'était pas moins : la 3^e DCR fut dispersée sur 20 km de part et d'autre du canal des Ardennes, de manière à participer au colmatage. Se mettre en défensive plutôt que d'attaquer, c'était conforme à la doctrine enseignée alors en France. Quelques heures plus tard, Flavigny aura l'ordre de rassembler à nouveau la DCR, mais pour une

nouvelle contre-attaque ; elle n'aura pas lieu elle ne plus. L'impréparation des Français pour cette nouvelle forme de guerre est apparue là, cruellement : on était en retard d'une guerre.



D'après la carte n° 7 de « Les Spahis de la Horgne ». Colonel Thierry Moné.
En rouge : la ligne de front au soir du 14 mai 1940

La 2^e DCR ne put intervenir. Devant, dans un premier temps, gagner la Belgique, elle connaît de gros problèmes de transport. Les chars sont chargés sur train, les véhicules roulants prennent la route avec de gros problèmes de circulation sur les routes encombrées par les civils de l'exode et les unités qui refluent vers le sud. Ordres et contre ordres se multiplient dans la confusion qui règne en ce 14 mai : d'abord soutien à la 1^{ère} armée engagée en Belgique, puis direction Dinant, puis Sedan. Ainsi la 2^e DCR dispersée ne peut-elle pas participer aux combats.

Au cours de la nuit le général Huntzinger déplaça son PC de Senuc à Verdun. Ce recul en annonçait bien d'autres.

La tête de pont allemande s'élargit

Au nord, la 2^e PZD qui avait fini par traverser la Meuse à Donchery s'était emparée de Pont de Bar à la confluence du canal des Ardennes et de la Meuse. Prises à revers, les positions françaises le long de la Meuse entre Sedan et Charleville furent toutes neutralisées tandis que des unités s'engageaient vers le sud selon les ordres de Guderian.

Au soir du 14 mai, la 1^{ère} PZ avait atteint Singly à 12 km du canal des Ardennes. De son côté, la 2^e PZD s'était enfoncée de 10 km, le long de la Meuse, jusqu'à Flize

et Sapogne puis en direction de Poix Terron. À l'est, la division *Grossdeutschland* chargée de la couverture du flanc sud qui avait progressé l'après-midi vers le Mont-Dieu, s'était heurtée rapidement aux blindés du groupe de reconnaissance de la 3^e DIM ; celle-ci résistera jusqu'en juin. Enfin, la 10^e PZ, retardée, avait progressé vers l'escarpement à l'est de Mont Dieu et atteint La Besace où elle s'était heurtée aux éléments de la 2^e DLC. Leur objectif, la position stratégique de Stonne ; elle va être l'enjeu de rudes combats.

Cette évolution sur le terrain n'avait pas été prévue par le commandant du groupe Von Kleist ; pour lui, la tête de pont devait se limiter à 6 km jusqu'à ce que suffisamment de troupes aient pu traverser la Meuse. Guderian, au contraire, voulait l'étendre sur 20 km à l'ouest et au sud. En se lançant sans attendre vers l'ouest, contrairement aux ordres, il se privait du soutien de l'infanterie, s'exposait à des attaques de flancs potentiellement catastrophiques. Mais cela réussit. C'était une révolution dans l'art de la guerre que la majorité du Haut Commandement allemand ne comprenait, ni n'approuvait. L'historien Karl Heinz Frieser affirme que le sort de la guerre s'est scellé ce jour-là. On peut être d'accord avec lui à la vue de ce qui allait suivre ; mais les choses auraient pu tourner tout autrement ce jour-là, si l'on avait agi à temps avec les moyens qu'il fallait.



La bataille de chars de Flavion le 14 mai 1940 entre la 1^e DCR et la 7^e PZD.
« Le mythe de la guerre éclair de Karl-Heinz Frieser, Berlin 2015 »

Une autre percée, similaire, se déroule au même moment avec un général qui partage les idées de Guderian en matière stratégique et tactique, à moins de 90 km plus au nord, dans le secteur de Dinant, Rommel.

Échec des contre-attaques françaises dans le secteur de Dinant : la bataille de Flavion le 14 mai 1940

Les contre-attaques menées dans la soirée du 13 mai échouent faute de suffisamment de troupes et sous l'attaque des *Stukas*. Le lendemain, Haut-le-Wastia est repris à l'ennemi mais une grande quantité de blindés de la 5^e PZD ayant pu passer dans la nuit, la contre-attaque échoue. Une fois de plus on est intervenu trop tard.

Restait la force la plus à même de repousser l'attaque ennemie, la 1^e DCR basée à Charleroi, et la 4^e DINA (division d'infanterie nord-africaine) en réserve de la 1^e armée engagée dans les combats en Belgique. Le 13 mai, un peu avant minuit, la division blindée est dirigée vers Dinant pour une contre-attaque immédiate. L'ordre effectif n'ayant été donné que dans l'après-midi, elle n'arrive sur place que cinq heures plus tard, gênée par les fuyards, civils et soldats qui encombrant les routes. Les convois de carburants, dont certains ont été anéantis par l'attaque des *Stukas*, n'ayant pu suivre, on ne peut faire le plein pour attaquer en soirée. L'opération est reportée au lendemain ; la division passe la nuit à Flavion sans se douter qu'à 5 km de là, le 25^e Régiment blindé de Rommel, qui a été chargé du commandement des deux divisions blindées, campe à Morville, dans l'ignorance, lui aussi, de la proximité de l'adversaire. Le lendemain, lorsque Rommel passe à l'attaque, deux bataillons du 1^e DCR sont en train de faire le plein, un à un. La bataille s'engage ; elle dure toute la journée. Bien qu'en état d'infériorité pour les chars, d'autant plus qu'une partie n'est pas encore arrivée, c'est une victoire allemande. Estimant que l'issue de la bataille ne faisait pas de doute, Rommel avait laissé le commandement au colonel Weber et, à la manière de Guderian, il s'était élancé vers l'ouest avec son régiment, l'objectif étant d'arriver le plus rapidement sur la côte pour piéger les troupes alliées. Les raisons de l'échec français, déjà observées à Hannut, sont multiples. C'est d'abord la tactique allemande des attaques en meutes des blindés légers contre les chars lourds français — des attaques coordonnées grâce aux liaisons radio — ce qui manquait aux chars français. C'est aussi la participation active des *stukas* comme armes antichars, l'utilisation de l'artillerie dont les redoutables 88 seuls capables de percer le blindage des chars lourds français. Certains, par ailleurs, furent contraints à l'immobilité pour pannes d'essence et durent se comporter comme des batteries d'artillerie. Le soir, la DCR avait perdu les 9/10 de ses chars. Pendant ce temps Rommel avait dépassé Philippeville à 25 km à l'ouest.



À Monthermé, les premiers chars arrivent sur la rive gauche le 15 mai. Source inconnue

À Monthermé où le groupe Reinhard a été maintenu en respect pendant la journée du 14, une tête de pont réalisée dans la nuit permet de traverser la Meuse et d'enfoncer le front le lendemain et d'encercler les défenseurs.

Au soir du 14 mai, le front français entre La Ferté et Namur est déchiré sur une largeur de plus de 100 km par les trois percées de Rommel, Reinhard et Guderian. La 9^e armée est disloquée ; son front est percé au nord, elle est débordée au sud et coupée définitivement de la 2^e armée ; au centre, elle ne dispose plus de réserve pour arrêter le 41^e AK de Reinhard venant de Monthermé. Le Général Corap donne alors l'ordre d'abandonner la Meuse ; la retraite est désordonnée. Les conséquences sont gravissimes : la 1^{ère} armée française qui depuis deux jours barre la trouée de Gembloux est menacée d'être prise à revers. Elle reçoit l'ordre de décrocher et de se replier. La manoeuvre Dyle qui devait arrêter l'ennemi en Belgique a échoué ; le pire est à venir.

« Nous sommes vaincus, nous avons perdu la bataille ». (Paul Reynaud, président du conseil au soir du 14 mai)
Ainsi tout semble joué au soir du 14 mai ; toutes les contre-attaques pour arrêter l'offensive allemande ont échoué. Lafontaine est intervenu trop tard, Flavigny a renoncé à attaquer, la 1^e DCR a été décimée à Flavion, la 2^e DCR n'a même pas pu participer aux combats.

On prend enfin conscience de la gravité de la situation ; les Allemands ont percé et plus rien ne peut les arrêter avant Paris alors que dans la trouée de Gembloux, la 1^e armée est menacée sur son flanc droit par une 9^e armée en cours de dislocation. Le président du Conseil Reynaud averti de la situation envoie un télégramme à Churchill lui annonçant la défaite. Le lendemain 15 mai, il l'appelle encore, tôt le matin, et annonce à son interlocuteur incrédule : « Nous sommes vaincus, nous avons perdu la bataille ». Il a compris la signification de la percée à Sedan, le piège mortel dans lequel Gamelin et son État-major était tombé ; il a aussi sans doute réalisé l'impréparation des armées françaises, brutale-

ment apparue sur le terrain, qui augurait une possible défaite.

Tout n'est pas perdu cependant. La 6^e armée, une armée de réserve du groupe d'armées (GA 3) chargée de la défense de la Ligne Maginot, dont le général Touchon avait pris le commandement le 14 mai, a pour mission de colmater la brèche entre la 9^e armée et la 2^e armée alors que de nouvelles divisions arrivent en renfort. D'autre part, les deux divisions blindées sont encore intactes, bien que dispersées. Et les meilleures troupes encore en Belgique pourraient se porter vers le sud pour stopper l'avance allemande.

Le 15 mai, les dernières tentatives pour arrêter l'ennemi.

Le 15 mai, alors que l'ennemi s'est engouffré dans la brèche et que les jeux semblent faits, des tentatives ont encore lieu pour l'arrêter. Craignant un piège et une attaque française venant du sud, l'État-major allemand décide de consolider la tête de pont en contrôlant la deuxième ligne de côtes dont le Mont Dieu ; Stonne sera le théâtre de la seule grande bataille de la percée de Sedan.

La bataille de Stonne du 15 au 16 mai 1940

À l'aube du 15 mai, le régiment *Grossdeutschland* et une division blindée, suivis par la 10^e PZD qui a eu le temps de passer la Meuse, s'attaquent à la ligne de crête, défense naturelle qui barre la route vers la Champagne à l'arrière de la Ligne Maginot ; elle est tenue par la 3^e DCR.

Les forces allemandes ont pour mission de tenir pendant deux jours pour protéger le flanc gauche des divisions qui ont commencé à s'élancer vers l'ouest, vers la Manche. Le village de Stonne entre les hauteurs de Mont Dieu à l'ouest et la forêt de Dielet à l'est fera l'objet de durs combats avec une 3^e DIM bien entraînée et bien équipée. Au cours de la journée du 15 mai, le village change huit fois d'occupants, se mue en « cimetière de chars ». Sous la pression du général Georges irrité par l'annulation de la contre-attaque avortée du 14 mai, le général Huntzinger donne à Flavigny, dont la 3^e DCR était restée en retrait, l'ordre de procéder à une nouvelle contre-attaque. Mais, une fois de plus, cette dernière qu'il avait dispersée la veille, peine à se rassembler rapidement, connaît les mêmes ennuis et il doit reporter plusieurs fois l'ordre de marche. Il est donné finalement à 18h30, mais, voyant que les Allemands ont repris Stonne, il annule l'opération trois quarts d'heure plus tard. Deux compagnies non averties à temps étaient parties en direction de Chémery ; à l'étonnement de l'adversaire contre lequel elles étaient engagées, elles rompirent brusquement le contact, s'étant aperçues qu'elles étaient seules à se battre.

Les combats reprirent à Stonne le lendemain 16 mai ; le village fut pris et repris encore à neuf reprises pour rester, finalement, aux mains des Allemands en fin d'après-midi. De chaque côté, on avait perdu près d'un quart des effectifs dont 7500 hommes du côté français.



Char B1bis Stonne. Photo de l'auteur

Le général Huntzinger qui avait cru, un temps, que l'objectif des Allemands était de prendre la Ligne Maginot par l'arrière, — alors que ce n'était qu'une attaque de diversion — décide de faire reculer ses forces sur la ligne le Chesnes-Stonne au sud de Mont Dieu. Le secteur fortifié de Montmédy est ainsi abandonné sans combats avec toutes ses casemates fortifiées et leur matériel. La 16^e armée allemande chargée de protéger le flanc gauche de Guderian, car on craignait une attaque à partir de l'aile nord de la Ligne Maginot, attaque la puissante fortification de La Ferté avec 250 canons. Sa prise fut marquée par une tragédie : une charge explosive introduite par la tourelle déclencha un incendie suivi de l'explosion de stocks de munitions ; plus de 100 morts furent retirés des galeries. Le front se stabilise ensuite plus au sud jusqu'en juin.

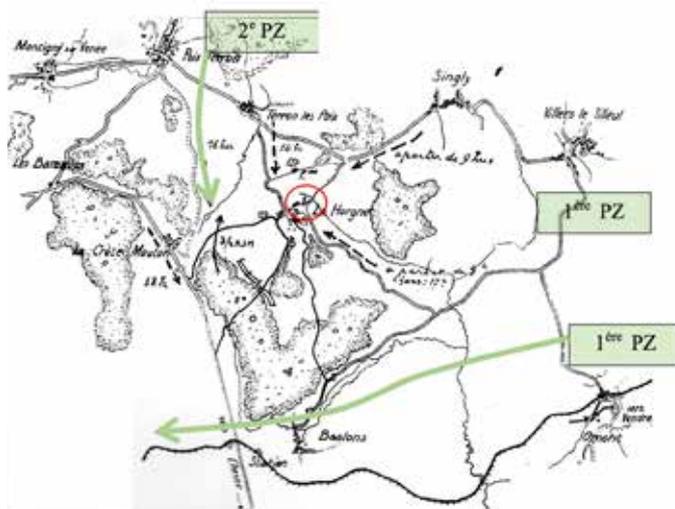
Les tentatives de diversion de la part de l'ennemi concernèrent aussi la Ligne Maginot. 36 divisions étaient massées à l'arrière, face à moins de 20 divisions allemandes ; ainsi de nombreuses divisions auraient pu intervenir à Sedan. Elles furent cependant fixées sur place et même renforcées avec le 41^e bataillon de la 3^e DCR. La raison, ce fut la menace d'une invasion de la Suisse. Mais c'était une manœuvre de désinformation organisée par les services de contre-espionnage allemands.

Ainsi l'adversaire parvint-il à réduire la pression sur Sedan et à permettre de gagner les côtes de la Manche, ce qui était l'objectif premier.

Le canal des Ardennes dépassé, la progression des divisions ennemies ne put être que ralentie le lendemain 15 mai.

Les vaines tentatives françaises du 15 mai à l'ouest du canal des Ardennes

Au pied de la côte, des unités blindées de chars légers très disparates et très insuffisantes affrontent seules les divisions blindées allemandes à Horgne, Poix Terron, Launois sur Vence, pour défendre les passages de la ligne de crête vers Rethel. La 3^e brigade de spahis occupe une position charnière entre la 5^e DCL et la 53^e DI à la Horgne. Ce sont des soldats de métier bien entraînés, disciplinés, recrutés dans les tribus cavalières du Maroc et l'Algérie. Sa mission est de tenir la position jusqu'à l'arrivée de la 14^e DI de de Lattre ; le village est fortifié. Le bataillon motorisé du régiment du lieutenant-colonel Balk de la 1^{ère} PZ qui croit les Français en déroute se heurte dans la matinée à une résistance acharnée qui va durer pendant toute la journée



La Horgne, le 15 mai 1940. D'après la Carte du colonel Marc. Sont ajoutées les deux PZ

Alors que les *Spahis* ne disposent que de quelques canons antichars, toutes les attaques sont brisées ; une quinzaine de blindés sont détruits. À partir de 13h, Balk fait donner les obusiers ; le village est en feu. En début d'après-midi, l'arrivée des chars lourds de la 2^e PZ qui venaient du Nord et s'étaient emparés de Poix Terron rend le combat inégal. Dans le même temps la 1^{ère} PZ perçant vers le sud prend les défenseurs de La Horgne à revers. Le village est encerclé, les munitions viennent à manquer ; vers 16h, la 14^e DI attendue n'arrivant pas, l'ordre de repli est donné ; une heure plus tard toute résistance a cessé ; les survivants se replient dans les bois. L'ennemi rendit hommage aux vaillants défenseurs de la Horgne. La brigade avait perdu plus de 700 hommes, un tiers des officiers et deux chefs



Cimetière de La Horgne. 40 tombes de Spahis

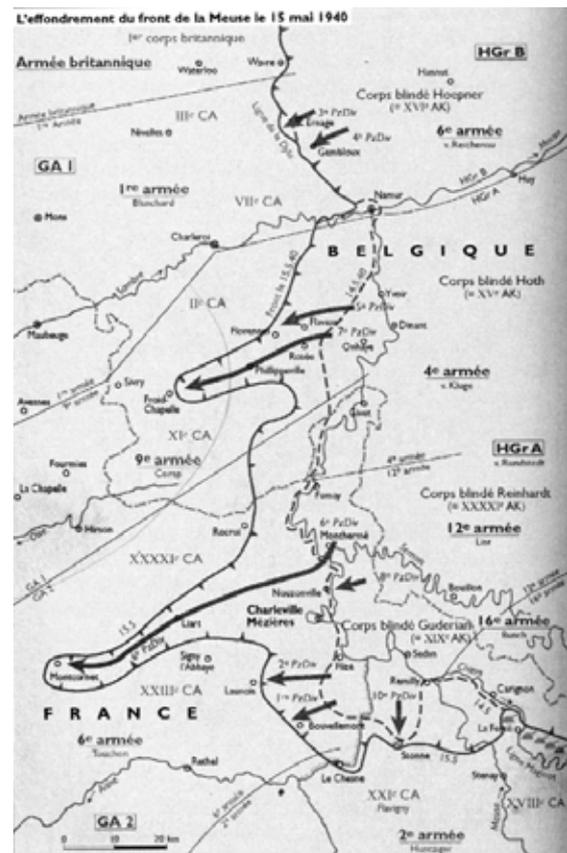
Au soir du 15 mai 1940, les Panzerdivisions foncent vers l'ouest, le « coup de faucille » commence

Au pied de la côte, des unités blindées de chars légers. C'est plutôt au soir du 15 mai, que le « coup de faucille » commence véritablement lorsque Guderian, négligeant Reethel sur l'Aisne, l'objectif premier, prit, plein ouest, la direction de Montcornet. La route était désormais ouverte, car les divisions blindées du groupe Reinhard parties de Monthermé étaient arrivées à Signy l'abbaye à quelques kilomètres plus à l'ouest. Une partie de la 2^e DCR envoyée sur les lieux pour contrer Guderian était tombée sur la 8^e PZD au moment du déchargement des chars, alors que les pleins n'étaient pas faits, le convoi d'approvisionnement n'étant pas arrivé. Plus au nord, le général Kempf qui commande la 6^e PZD en avait profité, dès 15h, et, à la manière de Guderian et de Rommel, sans attendre que toute sa division ait passé, il s'était lancé vers l'ouest dans un secteur relativement vide, à part quelques colonnes d'approvisionnement des blindés qui furent anéanties.

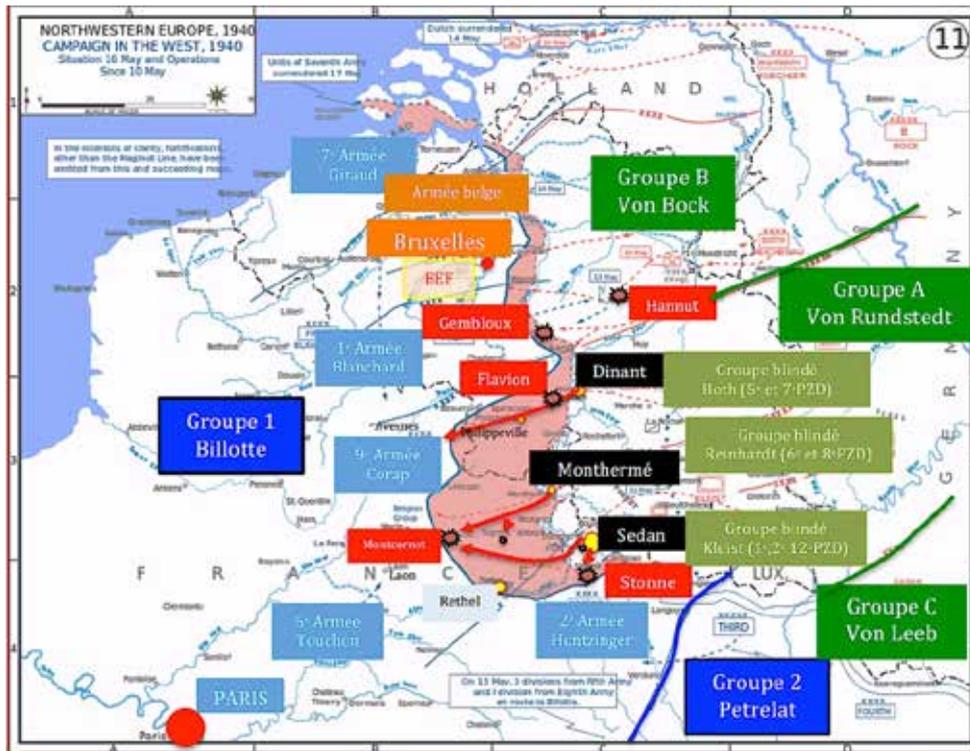
de corps. La 14^e qui devait prendre le relais n'avait pas pu arriver à temps et elle n'avait pu réunir, en raison des encombrements, que deux bataillons (152^e RI, les fameux « diables rouges » de la guerre précédente). Leur mission fut alors de tenir, coûte que coûte, la crête entre Poix Terron et Chagny sur une distance de 9 km en attendant le gros de la division arrivé sur l'Aisne. Avec seulement deux canons de 25, ils parviennent à détruire une dizaine de chars, mais l'artillerie et l'infanterie mécanisée allemandes en viennent à bout alors que les blindés prennent à revers les positions françaises en fin d'après-midi. Les deux bataillons ont perdu 180 hommes, les rescapés parviennent à rejoindre Reethel au cours de la nuit.

Dans le secteur de Poix Terron, le 33^e bataillon de chars mis à disposition de la 53^e DI, dernier rempart pour arrêter l'ennemi, dispose de 63 chars anciens et très vulnérables. Décimé, il continue à se battre jusqu'au bout en enterrant les huit qui lui restent. Il n'y a que 22 survivants. Ils auront droit aussi aux honneurs militaires.

Dans la soirée du 15 mai, toutes les interventions françaises pour arrêter l'ennemi ayant échoué, Touchon décide de replier les unités engagées derrière l'Aisne. Le lendemain, le PC de la 14^e DI est transféré de Reethel à Ville-sur-Retourne à une quinzaine de kilomètres plus au sud.



Les avancées de la 6^e PZD de Kempf et de la 7^e PZD de Rommel au soir du 15 mai. Le front de la Meuse s'est effondré « Le mythe de la guerre éclair de Karl-Heinz Frieser, Belin 2015



L'avancée allemande du 10 au 16 mai 1940. D'après The History Dept at the United States Army Academy

Cinq heures plus tard, il arrivait à Montcornet à près de 60 km de Monthermé où il est rejoint par les deux divisions de Guderian qui avaient immédiatement pris le large. Sur la place du marché de Montcornet, le matin du 16 mai, Guderian et Kempf se serrèrent la main.

Le front était définitivement percé, la 9^e armée quasiment anéantie ; la route était désormais ouverte vers Paris, vers la mer. Il n'y a plus de défense organisée ; le colonel de Gaulle se dira, dans ses Mémoires, ulcéré par le spectacle d'unités qui se débandaient, que les Allemands pressés ne prenaient même pas le temps de faire prisonnières et à qui on laissait même parfois les fusils.

La panique à Paris le 15 et 16 mai 1940

Alors qu'à Paris on avait pris conscience de la gravité de la situation, Gamelin donne l'ordre de repli aux troupes engagées en Belgique. Il avoue à l'ambassadeur américain William Bullitt, le soir du 15 mai, que l'armée française est battue. La situation est grave ; les colonnes blindées allemandes sont à proximité de Laon ; la route de Paris est ouverte. À Reynaud qui lui ordonne d'attaquer immédiatement, Gamelin répond qu'il ne dispose plus de réserves et qu'il ne peut assurer la défense de la capitale. À 17h30 a lieu une réunion au Quai d'Orsay avec Daladier, Reynaud, Gamelin, Churchill et John Dyle de l'État-Major britannique arri-

vés précipitamment à Paris, à la suite du coup de fil reçu le matin. Churchill apprend, avec effarement, de la bouche du généralissime, que les réserves ont été dispersées, tout comme les divisions cuirassées. De retour à Londres le 17 mai, Churchill informe le War office que la France est près d'une défaite totale et que le pays doit se préparer à combattre seul : « Les Français sont au bout du rouleau » (Colville). À Paris, c'est la panique. Les ministères brûlent les archives dont celles des affaires étrangères ! Des bateaux chargés d'or sont déjà partis vers les États-Unis.

En fait, Paris n'intéresse pas l'État-major allemand pour l'instant, l'objectif est d'atteindre la mer de manière à piéger l'essentiel des troupes adverses aventurées en Belgique. Malgré les propos de Gamelin à Reynaud, des tentatives ont cependant lieu, dès le soir du 16 mai pour attaquer les colonnes de *Panzers* qui foncent vers l'ouest, C'est au spécialiste des blindés que l'on n'avait pas entendu à l'époque, en 1934, le colonel de Gaulle, que l'opération est confiée. Une force blindée est rapidement constituée. Une attaque de flanc peut encore couper les colonnes blindées de leurs arrières car l'infanterie, l'intendance ne peuvent avancer au même rythme.

Pourquoi cette défaite ? Était-elle inéluctable ?

La défaite fut consommée en moins de trois jours. Elle peut paraître aller de soi étant donné le déséquilibre

des forces en présence qui donnait un avantage évident à l'ennemi ; les armées de second ordre disposées entre Namur et Sedan n'étaient pas de taille à affronter la masse des meilleures divisions allemandes concentrées sur une distance de 60 à 70 km seulement. Elle va aussi de soi dans la mesure où les Français furent surpris pour ne pas avoir compris que l'offensive principale se faisait dans les Ardennes ; ils ne purent ainsi réagir à temps en mobilisant les troupes nécessaires à soutenir le choc. Mais il y avait la traversée de la Meuse dont les ponts avaient sauté, sa ligne fortifiée défendue par des forces non négligeables ; c'était une opération délicate en ses débuts, risquée, où l'adversaire est des plus fragiles.

Si la détermination, la fougue, l'audace de chefs hors pair comme Guderian ou Rommel, le savoir-faire des assaillants bien entraînés, l'usage massif de l'aviation jouèrent un rôle essentiel, la chance de l'ennemi fut insolente, sa réussite, un miracle comme le reconnurent des généraux allemands. À Sedan, en particulier où l'attaque fut la plus rude, il y eut le succès de l'attaque aérienne du 13 mai, ses effets psychologiques avec la rumeur Bulson aux graves conséquences, mais surtout la réaction des défenseurs ne fut pas à la hauteur. Si les ordres furent donnés de contre-attaquer immédiatement, les retards d'exécution, voire le renoncement à intervenir dans le cas de la 3^e DCR, l'échec de l'attaque aérienne du 14 mai contribuèrent au succès de l'ennemi. La combativité du soldat français n'est pas à mettre en cause ; si des unités se débandèrent suite à la rumeur de Bulson, la grande majorité des troupes se battit avec courage, voire héroïsme comme à Monthermé, la Horgne, Le Pois Terron ou à Stonne. Les causes de la défaite sont plus profondes.

En fait, lors de ces trois jours fatidiques apparurent, cruellement, les faiblesses de l'armée française, son impréparation pour une guerre qui n'était plus celle de 14-18. Tout est allé trop vite. On ne joua pas au même rythme que l'adversaire ; le colonel Thierry Moné souligne « l'inaptitude du commandement à suivre le rythme imposé par les Allemands² » Elle n'est pas seulement due à la faiblesse des communications, à l'absence de radios adaptées qui fut source de retards alors que l'ennemi avançait en temps réel ni aux lacunes d'une logistique pas assez adaptée à une force offensive en mouvement. Elle est due à une pensée stratégique et des tactiques dépassées. Demeurée celle de 14-18, sa stratégie était la défensive, tenir un front continu, conduite méthodique des opérations. Guderian attribuera la défaite française à « la lenteur méthodique des systèmes de commandement

français ». Elle était en porte à faux avec la stratégie offensive des Allemands qui, contraints d'innover pour l'emporter, avaient su intégrer des techniques nouvelles dont certaines déjà apparues à la fin du premier conflit avec les premiers chars, l'utilisation de l'avion. Aller vite, frapper fort en utilisant la force mécanique, la TSF plus fiable que les liaisons téléphoniques qui permet des relations immédiates en temps réel, en faire la force offensive première, le fer de lance pour la percée décisive, voilà ce qui fit le succès de ce qu'on appela plus tard *Blitzkrieg*, « la guerre éclair ». Alors que la France, qui avait été pourtant un leader dans ce domaine en 1918 demeurait au pas du fantassin et du cheval. Les divisions blindées, créées trop tardivement, n'avaient pas été conçues comme une arme offensive autonome ; malgré de très bons appareils, supérieurs pour certains à ceux de l'adversaire, elles ne purent l'emporter sur le terrain en raison des faiblesses de la logistique, de l'approvisionnement en carburant entre autres. Cela se vérifiera dans les jours qui suivirent.

Pourquoi cette impréparation ? La France avait vieilli au cours des années 30 et avec elle ses cadres militaires qui furent hostiles aux innovations des « jeunes » dont de Gaulle qui prônait l'usage de la force mécanique, l'armée blindée. « Rigidité intellectuelle de l'État-Major, sclérose intellectuelle du haut commandement, surdité, cécité volontaire », tels sont les mots utilisés par Marc Bloch ou Henri Michel « Lorsqu'ils ouvrent les yeux l'irréparable est accompli ». Impressionnant fiasco d'une armée qui était considérée comme l'une des meilleures du monde.

Certes l'envahisseur avait eu jusqu'à présent beaucoup de chance ; il avait pu profiter d'erreurs des Français. Mais tout n'était pas encore perdu. Une nouvelle course à la mer était engagée comme en 1914. Elle pouvait encore être à l'avantage des alliés, même si les forces de réserve imprudemment engagées en Belgique manquaient cruellement au sud pour une attaque de flanc. Celles qui s'y trouvaient pouvaient encore échapper au piège pour peu que l'on agisse en toute urgence. ■

Jean-Marie Montavon,
professeur agrégé de géographie

/ Suite du DOSSIER
dans le *Courrier du Mémorial* n°39
à paraître en avril 2022

2. Col. Thierry Moné ; *Les spahis de la Horgne*. P 40 ISBN 978-2-35771-010-8



Un jour de décembre 1944, les prisonniers du camp de Tambov virent arriver une douzaine de jeunes femmes russes, des étudiantes de l'Institut militaire de langues étrangères de Moscou. Leur mission était, au contact des Français, de se perfectionner dans la langue française durant quelques semaines. L'une de ces étudiantes, Zoé Maslenikova (1923-2008), rédigea après la guerre des mémoires dont deux chapitres sont consacrés à cette visite. Des souvenirs qu'elle entreprit de traduire elle-même en 1997, suite à des événements et retrouvailles inattendus. Ce premier jet, publié en russe dans la revue *Kontinent* en 1996, fut ensuite repris et enrichi par l'auteure dans un ouvrage plus important publié en 2005¹. Il faut noter que Zoé Maslenikova maîtrisait parfaitement le français alors qu'elle ne se rendrait pour la première fois en France qu'en 2001, à l'âge de 78 ans. Nous avons choisi de restituer fidèlement ce texte tel qu'elle l'avait elle-même traduit. Les notes de bas de page ont été rajoutées par la rédaction du Bulletin. Une suite de ce récit sera publiée dans le prochain Bulletin en 2022.

De radieuse mémoire d'Eugène Saint-Ève, qu'il soit vivant ou mort.

(Fin des mémoires² que l'auteur traduit comme il le peut du russe pour Monsieur le Docteur Saint-Ève Eugène, qui est bien vivant, Dieu en soit loué, et pour ses deux fils, en laissant des pages pour la correction du style et de la grammaire. Coctébel, le 7 juin 1997.)

Chapitre 7³

En décembre 1944 des rumeurs se répandirent dans notre faculté de l'Institut militaire⁴ de langues étrangères, que nous irions dans un camp de prisonniers de guerre pour nous exercer en français parlé. Je n'en crus rien : qu'est-ce que nous, « les Français⁵ » pourrions bien faire dans un camp destiné aux Allemands ? Bientôt pourtant nos supérieurs nous ordonnèrent de nous préparer à un départ. Où ? Pour combien de temps ? On ne devait pas le demander. Il nous fallait revêtir l'uniforme de l'armée. On nous donna une vareuse, des bottes, une capote grise de soldat, même la *chapka* était grise alors que les marins en portaient habituellement une noire. Encore civils, nous avons été habitués au caractère secret de la vie soviétique, comme à une norme de la vie quotidienne : on pouvait payer de sa vie une question imprudente. Et nous voilà déjà cahotées dans un autobus glacé, ne distinguant rien à travers les vitres en verre dépoli. En décembre la nuit tombe tôt. Nous arrivons, transies de froid, on ne sait où, dans d'épaisses ténèbres. Il neige. On nous mène à la cantine, où nous recevons une assiette de bouillie⁶ et un quart de thé chaud. On nous montre une hutte⁷ bien soignée. Il y fait chaud, des ampoules nues par un générateur clignotent amicalement. Les paillasses sur des lits de planches sont proprement rajustées. Réchauffées sous les couvertures grises de l'armée, nous nous endormons en un clin d'oeil.

Le jour se leva tout ensoleillé. Il n'y avait que de la neige pour nous laver. Elle venait de tomber et était propre. Nous frottions gaiement notre jeune peau avec des poignées de flocons piquants. Nous devînmes toutes roses et nous nous mîmes à coudre de nouveaux cols à nos vareuses. Pour le déjeuner, la même bouillie, mais avec cette fois du « sourire de Rousvelte » — ainsi nommait-on les conserves de viande hachée bien rose dont nos Alliés approvisionnaient notre armée.

Un entretien avec le sous-commandant du camp en présence (silencieuse) d'un homme maigre aux cheveux noirs vêtu d'un complet gris et d'une chemise verte :

– Vous vous trouvez près de Tambov dans le camp de prisonniers de guerre numéro 188. C'est un camp spécial. Le contingent essentiel est composé de ceux qui ne désirent pas faire la guerre contre l'Union soviétique. Vous aurez affaire aux Français d'Alsace et de Lorraine. Ces régions de l'Est de la France sont annexées par l'Allemagne fasciste mais leurs habitants et les Allemands sont d'anciens ennemis. Au siècle dernier il y a eu une guerre entre eux, mais maintenant les fascistes les mobilisent dans leur armée et à la première occasion ces enrôlés de force se constituent prisonniers. Soyez pourtant vigilants. Des éclaireurs envoyés à notre arrière peuvent se cacher parmi ces Français. Ne répondez pas à leurs questions : où vous avez effectué votre service

1. Zoya Maslenikova, Eugène Saint-Ève, *La petite oasis française. Roman documentaire. Souvenirs, journaux intimes, lettres* (en russe), Agraf, Moscou (2005), 592 pages. Collection *Les symboles du temps*. 2. Il s'agit des chapitres 7 à 10 de ces mémoires. Ces lignes d'introduction sont évidemment postérieures à la dédicace. Le prochain Bulletin apportera des précisions à ce sujet. 3. Nous conserverons la numérotation des chapitres donnée par Zoé dans ses mémoires. 4. Un institut militaire naval. 5. Les étudiant(e)s en langue française. 6. Ce que l'on appelle *kacha* en russe. 7. Nous emploierons plutôt, dans la suite, le terme « baraque » habituellement utilisé dans les ouvrages sur Tambov.

militaire, d'où vous venez, quelle est la situation sur le front et à l'arrière. Vous pouvez par contre, vous, les interroger sur tout ce que vous voulez. Il est strictement défendu de transmettre aux prisonniers quelque objet que ce soit, sauf du tabac et des graines de tournesol. Et je le répète à nouveau : n'oubliez pas la vigilance. Vous serez en rapport avec des prisonniers dans la baraque du Club à partir de 9 heures 30 du matin jusqu'à 2 heures de l'après-midi, et de 3 heures à 7 heures du soir. Si vous avez des questions et des problèmes, adressez-vous à Vassily Stepanovitch — le sous-commandant indiqua l'homme en civil —, il sera le moniteur de votre pratique de la langue. C'est tout.



Baraque du camp de Tambov sous la neige. Nikolai Mamaev, Musée de l'université de Tambov © DR

Nous nous levâmes. Le sous-commandant sortit.

— Asseyez-vous, mes copines — Vassily Stépanovitch nous fit un clin d'oeil et nous parla « à la bonne franquette » —. Mes bonnes filles, ces Français n'ont pas vu de femmes depuis plusieurs mois, parfois même deux ans, ils vous jetteront de la poudre aux yeux. Vous comprenez vous-mêmes qu'en la matière ce sont de grands connaisseurs. N'allez pas vous éprendre d'eux, ne faites pas de bêtises. Vous êtes des jeunes filles soviétiques, vous servez dans l'Armée rouge, eux sont prisonniers de guerre. Je serai au courant de chacune de vos paroles. Tirez-en les conclusions. Voici pour chacune du papier journal⁸ et un paquet de *mahorka*. N'en régalez que vos interlocuteurs, sinon tous les autres se précipiteront sur le tabac. Vous vous trouvez ici dans la zone extérieure du camp. Le lieutenant Smirnov vous conduira dans la zone intérieure. Vous ferez connaissance avec les Français de l'état-major de l'administration française autonome. Nous avons ici des Allemands anti-fascistes, des Italiens communistes, des Roumains, des Hongrois. Ils ne vous concernent pas. Ils ont leurs propres états-majors, seule la baraque-Club est commune à tous.

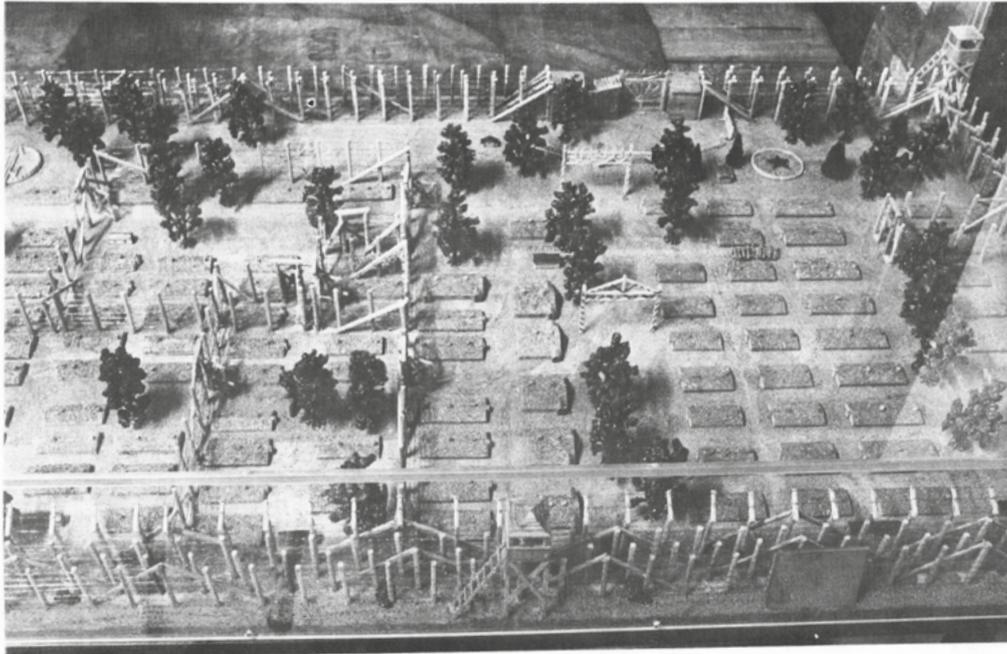
Nous reçûmes nos laissez-passer. Nous pouvions maintenant sortir de la zone extérieure pour entrer sans obstacle dans la zone intérieure. Hautes rangées de barbelés, tours de guet avec des soldats armés en touloupes⁹. Un contrôle. Des forêts au loin. Dans le camp et aux alentours il y a beaucoup de souches fraîches, mais on a laissé aussi de grands arbres partout. D'énormes baraques sont camouflées par des branches de sapin enfoncées dans la neige. Le camp ne se remarque pas d'en-haut, d'ailleurs les avions fascistes ne le survolent pas. Smirnov nous introduit dans la baraque de l'état-major¹⁰. Le planton ordonne à haute voix :

« Attention ! Garde-à-vous ! » Tous sautent sur leurs pieds et se mettent au garde-à-vous. « Repos » dit Smirnov négligemment, « ôtez vos capotes, jeunes filles, il fait chaud ici ». Quelques Français se placent derrière notre dos et à peine déboutonnons-nous nos capotes que celles-ci se retrouvent dans leurs mains et sont accrochées à une planche rabotée percée de clous. Une brève cérémonie pour faire connaissance. Le nom du chef de l'état-major est Ferrier¹¹. Il est châtain, les traits de son visage sont réguliers et précis, avec de grands yeux aux paupières lourdes, une bouche large et un sourire inattendu. Bien que les prisonniers ne portent pas de galons, les Français le nomment « mon capitaine » et exécutent ses ordres promptement. Ferrier représente devant nous les autres membres de l'état-major.

On frappa à la porte de la baraque. Un grand homme blond d'à peu près vingt-cinq ans entra dans la pièce. Il avait un nez court et des yeux gris foncé. Son visage intelligent et franc, son attitude indépendante, produisaient l'impression d'une force intérieure calme et sûre. Mon cœur tressaillit. Le nouveau venu se présenta lui-même : Eugène Saint-Ève. Le travail interrompu par notre arrivée reprit. Des Français en capotes allemandes vertes, en salopettes, en pelisses courtes, en mol-letières, en sabots, en *valenkis*¹² entraient et sortaient à tout moment. Plusieurs d'entre eux avaient des morceaux de pneus attachés aux pieds en guise de chaussures. Mais ils se mouvaient lestement, d'allure crâne. Ils rapportaient quelque chose à Ferrier, recevaient ses ordres et sortaient vite. Les membres de l'état-major rédigeaient la liste des malades et des plantons.

Smirnov apporta une *Pravda* fraîche avec un commu-

8. Ersatz de papier à cigarettes, *mahorka* étant du tabac très ordinaire. 9. Pelisses en peau de mouton. 10. L'état-major de la dite administration autonome des Français. 11. Ne s'agirait-il pas, plus probablement, de Fortmann ? 12. Bottes de feutre.



Maquette du camp - Modell des lagers © DR

niqué du *Sovinformbureau* et des reportages sur les exploits glorieux de l'Armée rouge. Il demanda qui d'entre nous savait écrire en français sans fautes. Les filles m'indiquèrent moi. Saint-Eve se retrouva responsable du bulletin d'information sur les actions militaires. Smirnov emmena notre groupe au Club, je restai pour traduire le communiqué. Eugène proposa une méthode commode : je traduirais oralement, il noterait ma traduction puis il lirait le résultat à haute voix. Nous nous mîmes au travail. Quand la traduction fut prête, il s'assit devant la machine à écrire à caractères latins et dactylographia sous ma dictée. Nous déplaçâmes des fanions sur deux grandes cartes de fortune — l'une d'elles montrait notre front où des troupes soviétiques avançaient vers l'Ouest, l'autre représentait le second front où nos Alliés marchaient vers l'Est. Notre bulletin fut affiché au mur et tout d'un coup la baraque se remplit de prisonniers. Ils se regroupèrent autour du bulletin et des cartes et commentèrent vivement les nouvelles. Eugène se chargea de conduire la demoiselle au Club. Mais quand il voulut décrocher ma capote du « porte-manteau » Ferrier le devança. Comme je le compris plus tard, c'était le supérieur en grade qui tenait ici la capote à une femme. Nous avançons sur un sentier étroit tracé dans la neige fraîche ; aux endroits glissants Eugène me soutenait sous le coude. À peine pénétrions-nous dans la grande baraque sombre que l'ordre d'un planton retentit :

– Attention ! Garde à vous !

Les prisonniers de guerre bondirent sur leurs pieds. Je ne comprenais pas que c'était à cause de moi qu'ils se tenaient au garde-à-vous. La pause s'éternisait mala-

droitement...

– Dites : « Repos ! », chuchota Eugène à mon oreille. Je le répétais à voix basse et indécise. Les prisonniers prirent la pose de « repos ».

– Dites : « Rompez ! asseyez-vous ! », souffla Eugène. Tout le monde s'assit.

Jusqu'ici, durant mon service militaire, je n'avais obéi qu'aux ordres des autres. Mais le fait de donner des ordres et que des dizaines de soldats et d'officiers m'obéissent me déplut : tout cela me paraissait artificiel. Dans cette énorme baraque il y avait plusieurs tables avec de longs bancs. Les nôtres s'assimilaient. Elles régalaient les Français de *mahorka* et causaient, les unes timidement, les autres avec plus d'assurance. Cinq hommes étaient assis devant Lila et chantaient pour elle une joyeuse chanson :

*Jeunesse, jeunesse,
On n'a pas toujours vingt ans.
Tout passe, tout lasse,
Il faut cueillir le printemps.
Quand on n'a pas su trouver son tour,
On peut le regretter un jour.
Jeunesse, jeunesse,
Il faut penser à l'amour.*

Lila, pleine de charme féminin, était la plus jolie de nous toutes. De haute taille, paresseuse, lente, gracieuse, elle avait de grands yeux et savait chanter d'une voix langoureuse des romances russes en s'accompagnant à la guitare. Ayant tout juste vingt ans, elle essayait de fredonner cette chanson mais s'embrouillait dans les paroles, on riait, on était gais là-bas. Véra bavardait à voix basse avec un Roumain d'environ trente ans déjà, qui semblait être un officier haut-gradé. Un Hongrois que tout le monde appelait Boubi¹³ divertissait nos autres stagiaires. Il parlait assez mal le français, mais en revanche, ayant dirigé avant la guerre un petit orchestre de restaurant, il avait un répertoire de scène inépuisable, dans plusieurs langues. Avec l'aide des Italiens présents, Boubi forma sur le champ un ensemble de musique et de chant. On ne sait d'où apparurent soudain des peignes avec du papier à cigarettes, des sifflets, des petites boîtes avec une allumette attachée par un fil. Mais Boubi qui ressemblait à un Tsigane était lui-même un homme-orchestre. Il était animé d'un mouvement rythmé ininterrompu, frappait la mesure avec ses pieds, tambourinait sur la table avec ses mains et chantait toutes les voix, de la basse jusqu'au contralto.



Jenő Beamter (1912-1984) dit Bubi, musicien de jazz devenu après-guerre une star de la télévision hongroise. Archives privées © DR

- Voulez-vous les rejoindre ? demanda Eugène.
- Non, je préfère bavarder avec vous si vous n'êtes pas occupé.
- À vos ordres, Mademoiselle.
- On m'appelle Zoïa, Zoé.

Nous nous assîmes à table dans un coin tranquille. Je lui offris de la *mahorka* et du papier. Eugène commença à rouler une cigarette. Il le faisait lentement, avec un grand soin. Ses doigts tremblaient. Ayant aperçu mon regard attentif, il expliqua :

- N'ai pas fumé depuis six jours. C'est pire que de ne pas avoir mangé.

Il mit la cigarette à ses lèvres mais ne l'alluma pas et ne bougeait pas de sa place. Bien des yeux suivaient la scène, je crois, car aussitôt un prisonnier s'approcha de nous et tendit à Eugène une boîte de deux allumettes.

- Vous permettez, Mademoiselle la sergente ?
- Fumez, Eugène, tant que vous voulez.

J'offris de la *mahorka* et du papier au propriétaire des allumettes. Ayant détaché un petit morceau de journal et versé un peu de tabac, ce dernier me remercia, de façon militaire et brève, inclina la tête, claqua ses sabots et disparut.

Nous liâmes notre première conversation. Eugène venait de Metz où ses parents et sa soeur restaient à l'attendre dans une vieille maison. Il avait fait ses études à la Sorbonne¹⁴ et s'apprêtait à devenir instituteur de village. Oh, mon Dieu ! Un bel homme si charmant — il aurait pu être acteur de cinéma ! — faisait ses études à l'université de Paris pour devenir maître d'école villageois ? Alors qu'à l'Institut pédagogique de Kouybychev, un collègue si insignifiant, si nul, où j'avais fait mes études durant deux ans d'évacuation, n'importe quelle étudiante incapable redoutait comme la peste d'être envoyée dans une école de village à la fin de ses études. Les jeunes gens méprisaient cet institut. Même avant la guerre on n'y comptait que quelques hommes invalides. Et même eux auraient, je crois, estimé la destination d'un village comme dégradante, comme une catastrophe. Mais Eugène, même ici au camp, rêvait encore d'une telle carrière.

C'est ainsi que notre pratique du français commença. Eugène devint mon interlocuteur constant. D'abord nous parlions de littérature française. Il était très cultivé et possédait une excellente mémoire. Petit à petit il m'initia à la poésie française du XIX^e et du XX^e siècles. Il récitait des vers à merveille. Dans ces moments-là d'autres Français s'approchaient pour l'écouter. Il me fit aimer pour toute ma vie Verlaine, Mallarmé, Rimbaud, Valéry et deux ans plus tard, dans ma dernière année à l'Institut Pédagogique de langues

13. Jenő Beamter (1912-1984) dit Bubi, musicien de jazz, percussionniste et vibrationniste renommé en Hongrie. Dans les années 1970, il s'est notamment produit en concert avec Barbra Streisand et Frank Sinatra. 14. Petite erreur, c'était à Nancy.



Zoé Maslénikova à Peredelkino (village d'écrivains, près de Moscou) en 1999 © DR

étrangères, j'écrivis mon travail de diplôme sur Charles Baudelaire, le poète préféré d'Eugène. Il essayait de me parler des impressionnistes français, mais je n'avais jamais vu leurs tableaux, même en reproduction. Staline n'admettait que les peintres ambulants et je n'avais aucune notion sur les écoles et mouvements non réalistes. Pourtant, j'ai retenu les noms de Renoir, Monet, Degas, Van Gogh, Gauguin, et lorsque quelques années plus tard leurs tableaux apparurent enfin au Musée des Beaux arts de la rue Volkhonka (à Moscou) ils me ravirent dans l'instant. Quant à la musique, nous en parlions d'égal à égal. Deux années à Kouybychev, où j'allais au Bolchoï trois ou quatre fois par semaine, et chaque lundi aux concerts que des musiciens magnifiques donnaient au Théâtre dramatique, avaient approfondi mon éducation musicale reçue à Sébastopol. Eugène aussi jouait du piano, nous aimions les mêmes compositeurs.

Nous, les stagiaires, nous habituâmes vite à cette nouvelle vie dans le camp, à la prévenance et aux bonnes manières de nos interlocuteurs. Le temps vint pour nous de prendre un bain¹⁵. Des prisonniers lavèrent et chauffèrent les baignoires de la zone intérieure. Vassily Stépanovitch, qui tâchait d'établir des relations amicales avec nous, attribua à chacune, sur son stock personnel, un petit balai de branches de bouleau. Chose jeune ! Nous nous fouettions gaiement avec les balais, vidions l'une sur l'autre des baquets d'eau chaude ou glacée en riant. Tout à coup je me figeai et poussai des cris perçants. Des nez masculins étaient collés aux vitres du plafond et des dizaines d'yeux brûlants suivaient avidement chacun de nos mouvements.

« Comment, Zoïka, tu viens seulement de les apercevoir ? » C'était Véra qui m'interpellait ironiquement. Je me précipitai sur un drap pour voiler la fenêtre.

« Laisse donc Zoïa ! Tu n'as rien à y perdre ! Moi, j'ai pitié de ces gars. Qu'ils jouissent un peu du spectacle ! ». C'était Moussia qui tentait de me raisonner. Je me levai en hâte et me rhabillai.

Le lendemain au Club, je n'osais pas lever les yeux, emplie de honte. Se pouvait-il que certains de ces hommes m'eussent vue nue aux baignoires ? Mais tout se passait comme d'habitude.

Peu à peu, Eugène et moi commençâmes à parler d'autre chose, pas seulement de littérature et d'art. Je lui parlais de ma ville de Sébastopol qui il n'y avait pas longtemps était encore si belle et gisait maintenant en ruines ; de mes maîtres et amis d'école, de ma famille. Il écoutait avec tout son cœur. Lui-même me parlait avec tendresse de son Metz lointain, de ses parents, de sa sœur. Nous éprouvions une forte attirance mutuelle. J'aimais regarder au fond de ses yeux clairs toujours changeants. Ils pouvaient étinceler de rire, se voiler de tristesse, me regarder avec une franche adoration... J'aimais écouter sa voix, chantante et magique quand il récitait des vers, bouillonnante de gaieté quand il racontait des histoires drôles, et qui devenait un peu pédante et édifiante quand il corrigeait avec humeur mes fautes de langage. Saint-Ève était un pédagogue dans l'âme. Il aimait enseigner, inventait des explications expressives pour les règles de grammaire, qui auparavant me semblaient mortes et se ranimaient après ses cours. Je me donnais de la peine et Eugène était content de mes progrès. Je m'enfonçais dans cette belle langue, parfois même je me surprisais à penser en français. Eugène me parlait avec enthousiasme de son enfance, de sa famille ancienne dont plusieurs membres étaient devenus professeurs. Je lui racontai l'histoire de ma grand-mère issue d'une famille noble mais appauvrie à l'époque. Ayant reçu une bonne éducation elle avait créé une école classique privée pour jeunes filles. Eugène répliqua : « Vous aussi pourriez devenir maîtresse de français et d'anglais après la guerre. Pourquoi pas ? Enseigner à des enfants ! La meilleure profession du monde ! » Et je pensai pour la première fois de ma vie : pourquoi pas, vraiment ?

Un jour, en me racontant l'histoire de Metz, ancienne capitale du règne des Mérovingiens, Eugène me récita un beau poème sur sa ville natale.

- Et qui en est l'auteur ? demandai-je. Il rougit et ne me répondit pas.
- Est-ce vous ? Il acquiesça d'un signe de tête embarrassé.
- J'ai deviné depuis longtemps que vous écrivez des vers. Récitez, je vous prie, quelques-unes encore de vos poésies.
- Non, Zoé.

15. En fait, un sauna.

- Eugène, je vous en prie.
- Ne priez pas. J’ai une fiancée. Les vers sont sur elle, sur nous. Ma respiration s’arrêta. Pourtant, en me maîtrisant, je dis gaiement :
- Que c’est beau. J’aime beaucoup les vers d’amour.
- Vous ne comprenez rien! Je n’ai aucune nouvelle d’elle depuis deux ans. Est-elle encore de ce monde, m’attend-elle encore ? C’est une trahison, toutes ces conversations. Et réciter des vers dédiés à ma fiancée à une autre fille... Excusez-moi, Mademoiselle la sergente, je dois m’en aller.

Il se leva, fit claquer ses talons et partit. Depuis ce jour, Eugène m’évitait. Un autre prisonnier préparait avec moi le bulletin d’information quotidien. J’étais déprimée, ne pensais qu’à lui et bientôt fis une faute grave. Je confondis l’Est et l’Ouest avec le résultat que des troupes alliées qui en réalité s’avançaient vers l’Est en direction de l’Alsace et de la Lorraine, tout à coup reculaient vers l’Ouest... Les prisonniers vivaient de notre information quotidienne. Elle leur apportait l’espérance de la libération prochaine de leur patrie, de la victoire, du retour à la maison. Et tout à coup les troupes du second front subissaient une défaite ! Les prisonniers s’alarmèrent. On compara les textes — russe et français — et on découvrit l’erreur, Dieu merci. Tous ceux qui se trouvaient à l’état-major à ce moment-là se levèrent. Ils semblaient plus grands qu’avant et, soudain inspirés, chantèrent en chœur :

*France, à bientôt, car la sainte espérance
Emplit nos coeurs en te disant adieu.
En attendant l’heure de la délivrance,
Pour l’avenir nous allons prier Dieu.*

*Nos monuments où flottent leurs bannières
Semblent porter le deuil de ton drapeau.
France, entends-tu la dernière prière
De tes enfants couchés dans le tombeau ?*

*Vous n’aurez pas l’Alsace et la Lorraine,
Et, malgré vous, nous resterons français.
Vous avez pu germaniser la plaine,
Mais notre cœur, vous ne l’aurez jamais.*

Le lendemain un autre aide, le troisième cette fois, m’attendait à l’état-major. Celui qui l’avait précédé avait été arrêté pour sabotage. Je me précipitai chez Ferrier, lui racontai que l’erreur était la mienne — je confonds toujours l’Est et l’Ouest — et que l’aide n’y était pour rien. Je courus à toutes jambes chez le chef du camp, qui était en délibération dans son cabinet avec l’intendant. Je repoussai l’officier de service qui m’en barrait l’accès et forçai la porte. Ayant écouté mes explications enflammées, le commandant fronça les sourcils. Il n’avait aucune envie de révoquer son ordre sur la mise aux arrêts de mon aide malheureux.

- Les Français ici tombent souvent malades. Il arrive que certains meurent. C’est dommage, mais il n’y a rien à faire. On l’acquittera peut-être. Sinon, on aura à la rigueur un prisonnier de moins... Votre faute par contre peut avoir des conséquences politiques pour le commandement du camp et pour vous personnellement, sergent. Oubliez ça.
- Non, non, commandant. La faute est la mienne, j’en suis responsable. Qu’on me fusille moi, alors.

Le commandant me regarda attentivement et sourit tout à coup.

- Eh bien, on étouffera cette affaire. Partez !

Eugène n’apparaissait plus au Club. Je parlais aux paysans et aux métallos, aux vigneron et aux bergers des Vosges. Ils me montraient des photos de leurs femmes, mères, enfants, se souvenaient d’eux avec affection. Je fus touchée par la délicatesse de ces gens simples. Personne ne s’asseyait, ne se levait ni ne fumait sans en avoir demandé la permission. Ils étaient accueillants et serviables.



Les prisonniers se souviennent avec effroi de l’amoncellement des corps dans la morgue, baraque 22, notamment durant le terrible hiver 1944-45. Dessin de Jean Deutschmann. Coll. musée de Tambov, Amnéville © DR

Chapitre 8

Depuis quelques jours je sentais un regard fixé sur moi depuis le coin des Italiens¹⁶. Enfin, le propriétaire de ces yeux passionnés choisit un moment où je me retrouvais seule à table et d'un pas résolu se dirigea vers moi. Je l'avais déjà aperçu parmi les chevaliers servants de Lila. Cette fois il avait l'air chic, portant un uniforme d'officier neuf, rasé de près, ses cheveux noirs bien coiffés et brillants. Ici, au camp, cela faisait penser à une opérette. L'Italien parla en mauvais russe :

- Vincenzo Corelli, comunista. Puis-je vous interroger, Signorina ?
- Cela dépend.
- Parlate italiano ?
- Non, hélas. je ne parle pas l'italien.
- Vous dire hélas. Vous voulez apprendre l'italiano ? Je puis vous aider.
- Comment ?

Corelli tira de sa poche un petit journal italien de production soviétique. Nous nous mîmes côte à côte et l'Italien se mit à m'apprendre à lire. C'était ma quatrième langue étrangère et ça marcha. D'ailleurs la prononciation italienne ne présente pas de grande difficulté pour les Russes. Un quart d'heure plus tard j'essayais déjà de traduire. Je m'étonnais moi-même de presque tout comprendre. Mais il y a bien des racines communes aux français et à l'italien et le contenu de l'article répétait ce que publiaient la *Pravda* et les *Izvestia* que nous utilisions pour notre bulletin d'information.

- Perché vous dire ne conoscere pas italiano ?
- Je vois un texte italien pour la première fois.
- Non possible. Vous ne pas dire verita. Je rougis de colère.
- Allez-vous en tout de suite. Et n'osez plus vous approcher de moi.
- Scusate, Signorina. S'étonner beaucoup.
- La prochaine fois apportez un texte plus difficile. Tout ici est comme dans les journaux russes.

Le lendemain Vincenzo arriva avec un Nouveau Testament en italien.

- Un communiste et la Bible ?
- Scusate, Signorina. Non ho trovato altro libro.

Le petit format et les caractères menus du livre nous

forçaient à nous tenir de près. Vincenzo se pressa contre mon épaule. Je dus le remettre à sa place. Mais c'était la première fois que j'avais la Sainte Écriture dans mes mains. Et puis, il m'était beaucoup plus difficile de comprendre ce texte où il y avait un tas de mots inconnus — tout cela m'entraînait. Aucun doute, le coin italien nous observait sans cesse. Peu à peu Vincenzo perdit son allure de jeune premier d'opérette. Ses manières devinrent plus simples et naturelles. Son père était un grand fabricant, la famille Corelli possédait des terres et des maisons à louer. Vincenzo faisait ses études dans un collège catholique où régnait une discipline rigoureuse. Son père était aussi un homme sévère. Il désirait que son fils prenne sa succession et avait fermement décidé qu'il ferait des études de droit. Le garçon indocile et remuant escalada le mur du monastère et s'enfuit. Ayant parcouru en tous sens son pays et la moitié de l'Europe il se casa à Rome à vendre un journal communiste, s'emballa pour les idées marxistes, lia connaissance avec quelques journalistes et se mêla d'écrire son journal pour lui-même. Mais voilà le fascisme, Mussolini arrive au pouvoir. Et puis Vincenzo se recoupa, je ne comprenais pas comment et pourquoi il se retrouvait au camp. Est-ce que notre service de renseignement l'avait enrôlé ?

Une semaine plus tard Vincenzo avoua que c'était suite à un pari qu'il avait fait ma connaissance : il avait gagé qu'il me tournerait la tête et obtiendrait des baisers de ma part, en présence de témoins cachés. Et maintenant il était heureux d'avoir perdu ce pari. Un soir, en attendant Vincenzo, je me débrouillais de mon mieux dans l'Évangile de Matthieu. Véra chuchotait avec son Roumain. Boubi chantait pour nos filles une chanson triste qu'il venait de composer : il s'agissait d'une chambrette bleue dans une petite maison en bois où sa bien-aimée irait vivre loin de lui avec un autre gars qui avait plus de chance que lui pauvre chansonnier. Cette bien-aimée, cela va sans dire, c'était Lila. Des couplets en français, italien et anglais se succédaient dans cette chanson. Tout à coup Eugène que je n'avais plus vu depuis dix jours entra dans la baraque. Il passa à côté de moi en se dirigeant vers une table où ses amis préparaient un journal mural à l'occasion de Noël ou de la Nouvelle Année, je ne savais plus au juste.

– Eugène pourquoi m'évitez-vous ? lui demandai-je. Autour de nous les gens nous regardaient en dressant l'oreille.

– Doucement. Je viendrai tout à l'heure, chuchota-t-il.

Oui, mais à tout moment Vincenzo pouvait arriver. Que faire ? Comment parler à Eugène en tête-à-tête ? Mes mains tarabustaient le Nouveau Testament. Soudain mon regard s'arrêta sur ces lignes qui se traduisirent d'elles-mêmes : « Et ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du Malin. » Je saisis ces mots comme

16. Toujours dans la baraque-Club (internationale).

une main tendue et les adressai à Quelqu'un, mais cette fois en russe. Et aussitôt je me calmai. Vincenzo arriva, avec un sourire triste et ses dents très blanches. Il s'excusa de son retard : il venait de rendre visite à un ami français, mourant, dans la baraque-hôpital.

- Qu'est-ce qu'il a ? Pourquoi meurt-il ?
- Perche ? Chaque jour ici mourir cent hommes, même plus.
- Mais pourquoi, pourquoi, Vincenzo ?
- Fame, froid, sale, épidémie. Nostalgie.
- Moi je ne vois rien de cela ! À l'état-major, au Club, tous sont maigres, c'est vrai, mais sains et alertes.
- L'élite. Les hommes qu'on peut montrer, qui mangent bien et vivent dans une maison chaude.
- Mais ces Français sont nos amis ! Ils ont refusé de faire la guerre contre nous. Je n'y comprends rien. Et pourquoi ne craignez-vous pas de me parler de cela ? Vincenzo ouvrit sa main, montrant un objet noir dans sa paume.
- Qu'est-ce que c'est ?
- Microphone. Il était sous la table. Ôté ce matin. J'ai confiance en toi. J'étais comunista. Avant Russie. Avant ce camp. Ne sais plus comment vivre, que croire.

Eugène s'approcha de nous. Vincenzo se leva aussitôt pour rejoindre les siens. Saint-Ève, sans s'asseoir, dit à haute voix :

- Mademoiselle Zoé, de la part de mes amis j'ai l'honneur de vous inviter à fêter avec nous demain soir la veillée de Noël. Si vous acceptez, je viendrai vous chercher ici à sept heures du soir.
- Puis-je inviter une amie ? Si le commandement nous le permet ?
- Certes, Mademoiselle. Mais il vaut mieux que vous veniez seule. Boubi va arranger un concert pour vos amies au Club.

Tout à coup l'électricité s'éteignit. La baraque fut plongée dans d'épaisses ténèbres. Eugène s'assit près de moi, trouva ma main et la serra contre ses lèvres. Il baisait mes doigts l'un après l'autre, caressait son visage de ma paume. Je sentis sous ma main ses larmes. Eugène pressa ses lèvres tremblantes contre mon oreille.

- Le jour viendra où je te retrouverai. Donne-moi ton adresse.
- Moscou, rue Arbat, 57, chambre 803.
- Je te trouverai.

– Et ta fiancée ?

- Si elle m'attend, je vais l'épouser. Tous ces jours-ci je luttai contre moi-même et contre toi. Trop d'obstacles se dressent entre nous. Maintenant je peux seulement te promettre que si je reste en vie, je te trouverai.

On allumait des lampions improvisés. Eugène s'écarta, mais nos doigts restaient enlacés sur le banc. L'électricité scintilla un instant et s'éteignit à nouveau. Eugène s'assit de l'autre côté de la table. Quand les ampoules s'allumèrent définitivement, il me récitait déjà un long poème de Victor Hugo.

Lors de la réunion de cinq minutes que nous avions chaque matin avec nos chefs, je rapportai l'invitation à la veillée de Noël. Le sous-commandant du camp et Vassily Stepanovitch se regardèrent :

– Quelle baraque ?

– La baraque 28.

Ils se regardèrent de nouveau et le sous-commandant dit :

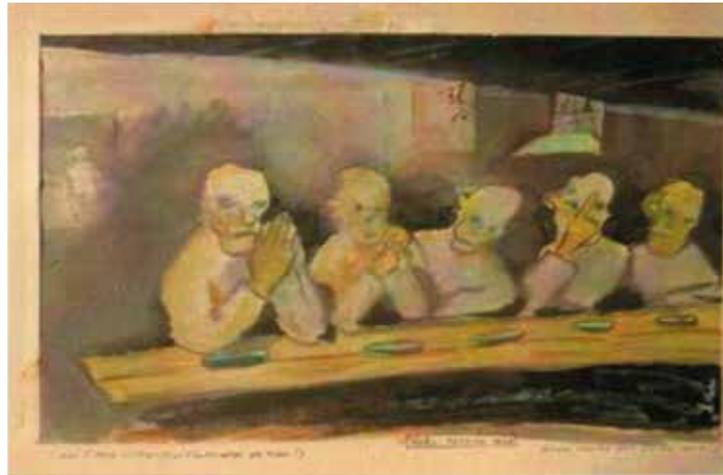
- Je n'ai pas d'objection. Mais on ne va pas en visite les mains vides. Allez au dépôt de vivres recevoir un demi-kilo de caramels et un litre d'alcool. Vous pourrez rentrer à minuit et demie. Vassily tira d'une poche intérieure de son veston un peu d'argent.
- Allez au marché de la gare de Rada et achetez du tabac, des graines de tournesol, bref ce que vous y trouverez. Le sous-commandant et tous les nôtres sortirent, Vassily Stepanovitch me retint.
- Nous respectons les convictions religieuses des prisonniers de guerre et n'allons pas à leurs fêtes. Vous êtes le premier représentant de notre armée qu'ils aient invité eux-mêmes. Prêtez l'oreille à leurs conversations.
- Vous nous ferez un rapport demain.

Oh là là, comme tu y vas, pensais-je, mais je répondis avec empressement :

– Oui, Vassily Stépanovitch, à vos ordres.

À l'heure convenue je vins au Club avec un sac plein de paquets faits avec de vieux journaux. Il y avait un beau clair de lune. Une neige fraîche, tombée juste pour la fête, étincelait sur le givre des sapins¹⁷. Eugène et moi descendîmes les quelques marches glacées menant à sa baraque. Dans un coin, des paillasses avaient été déplacées des lits du bas vers ceux du haut. Dans l'espace ainsi libéré se trouvait un petit sapin décoré d'anges et de gnomes minuscules ; on voyait de jolis enfants et une vieille femme coiffée d'un bonnet derrière les fenêtres d'une minuscule maisonnette

17. On pense ici au récit *Une veillée particulière* de Jacques Fritsch, paru il y a un an dans le Bulletin de l'AMAM n°37, sur cette même veillée de Noël dans une baraque plus « ordinaire » du camp. 18. Père Noël.



C'était aussi Noël, il y a 75 ans. Lettre de l'amicale interdépartementale des anciens de Tambov et autres camps assimilés © DR

en papier. Un *Santa Claus*¹⁸ se tenait au pied de cet arbre de Noël. Des figurines peintes, sculptées dans l'argile avec art, représentaient le Saint enfant dans la crèche, Marie et José à genoux, un taureau et un âne au fond d'une cave. De l'autre côté de l'arbre de Noël il y avait un crucifix fraîchement coupé dans du bois. Sur un papier propre les prisonniers avaient disposé la régalade : des petites galettes de pain noir saupoudrées de sel et des petits morceaux de sucre raffiné. Quelque chose bouillait aussi dans les gamelles sur un poêle de fonte. Je déployai mes offrandes. Quelques caramels aux enveloppes voyantes furent accrochés au sapin, une tablette de chocolat fut soigneusement divisée en portions égales, et le papier argenté qui l'entourait fut immédiatement transformé en une étoile que l'on fixa au sommet du sapin. Deux paquets de cigarettes *Kajbek* et une bouteille d'alcool médical provoquèrent l'enthousiasme immédiat de la compagnie. On coupa une miche de pain noir en tranches fines que l'on farta¹⁹ de lait condensé. La grande bougie fut débitée en petites rognures et on en alluma un bout devant le crucifix. Dans tous les coins de la baraque on se rassemblait ainsi autour d'un arbre de Noël, en famille, par petits groupes de « pays » de la même région. Les amis d'Eugène partagèrent leurs bouts de chandelle et l'alcool avec ces autres groupes. Enfin les préparatifs furent achevés. Tous s'assirent sur des lits de planches ; on plaça un escabeau pour moi, leur hôte. Le silence s'imposa...

Quelques phrases furent dites en latin et tout le monde s'agenouilla. À ce que je pouvais comprendre, on récitait par coeur le texte de l'Évangile concernant la naissance de Jésus-Christ. Les visages des Français étaient concentrés et pieusement tournés vers la crèche avec l'Enfant divin. Soudain, ils se levèrent et récitèrent le *Pater noster* à mi-voix. Puis ils chantèrent. Leurs yeux étaient pleins de lumière, des larmes brillaient sur

leurs joues maigres et verdâtres. C'était la première fois de ma vie que je voyais des gens prier. Sans bien comprendre ce qui se passait, je me plongeai dans cette atmosphère d'espérance et de foi. Toute ma compassion, toute ma commisération leur appartenaient en cette heure. La prière terminée, on fit circuler un verre ébréché rempli d'alcool dilué. Chacun en buvait une gorgée, prenait une galette et passait le verre à son voisin. Quand je transmis le verre à Eugène, il but sans détacher ses yeux des miens, juste à l'endroit un peu ébréché où je venais de poser mes lèvres. Il restait beaucoup de temps d'ici minuit et Eugène m'invita à nous promener. La lune éclairait la neige, la terre bleuâtre rivalisait avec le bleu du ciel. Il me semblait que nous flottions dans l'air, que les étoiles descendaient et tournoyaient autour de nous, qu'on pouvait les toucher de la main. Les prières résonnaient toujours. Tantôt c'était la mélodie de *Stille nacht* provenant d'une baraque allemande²⁰, tantôt un *Ave Maria* d'une baraque italienne. J'avais envie de m'en aller sur cette neige irisant de petits feux, ma main dans la main d'Eugène, toujours, toujours, toute ma vie.

Nous entrions dans une baraque, puis l'autre, Eugène avait des amis partout [et il me présentait à eux, sans parler, me tenant par le bras comme sa promesse. Personne n'était surpris de ma présence. Désormais j'étais pour eux non plus le sergent d'une armée qui les tenait captifs mais l'amie d'Eugène, donc leur amie]²¹. Enfin nous descendîmes²² dans une infirmerie pour souhaiter un bon Noël aux malades et leur offrir un bout de chandelle. Même ici régnait une solennité particulière de Noël. On avait apporté un petit sapin décoré et un crucifix improvisé. Des hommes à l'état de squelette gisaient là sans s'émouvoir, le visage clair, et attendaient leur mort. Un infirmier leur donnait à boire quelque tisane antiscorbutique²³. À ce que je compris c'était le seul remède disponible. Un autre récitait une

19. Que l'on tartina. 20. Disons plutôt : germanophones. 21. Cette phrase a été rajoutée par Zoé dans une version ultérieure de ses mémoires... 22. Rappelons que les baraques étaient semi-enterrées. 23. À base d'aiguilles de sapin (précision de l'auteur dans une version ultérieure)

prière pour un défunt qui venait de mourir. Il faisait affreusement froid dans cette baraque malgré le feu qui brûlait dans un tout petit poêle. Le lendemain je m'informerais auprès de la grosse femme-médecin de cette infirmerie, aux joues enflées et rouges, qui me dit : « Qu'est-ce que je peux y faire ? Ils meurent de nostalgie. Ils ne veulent pas vivre, c'est tout dire. Certains oiseaux ne peuvent vivre en cage. Tous les prisonniers ne survivent pas à la captivité. Nous n'avons pas beaucoup de médicaments, la nourriture n'est certes pas suffisante, vous comprenez n'est-ce pas ? À la guerre comme à la guerre, tout va au front. » Sa réponse était maligne, sans doute. Je savais qu'il y avait des suicides au camp, et assez souvent d'ailleurs. Mais ceux qui se retrouvaient à l'hôpital étaient pratiquement voués à la mort. On ne leur donnait presque rien à manger, on ne traitait pas leurs maladies, on chauffait à peine la baraque. Après l'infirmerie mon humeur tomba brusquement. Je ne voulais plus revenir dans la baraque d'Eugène. Il valait mieux laisser ces gens seuls ce soir avec leur fête, leur nostalgie et leur foi inaccessible pour moi. Eugène et moi gardions le silence en nous tenant par la main, saisis de tristesse, puis je retournai dans notre baraque, vide à cette heure.

Le lendemain Vassily Stepanovitch me retint de nouveau après notre brève conférence quotidienne.

— Eh bien, que s'est-il passé là-bas hier ? Racontez-moi.

— Mais, Vassily Stépanovitch, c'était embêtant ! Je m'y suis ennuyée à mort. Des arbres de Nouvel An pour les petits enfants, on chante des choses que des gens ordinaires ne peuvent comprendre, on prie. Je me suis vite éclipsée.

— Oui, vous avez passé le contrôle à dix heures et quart, c'est dommage.

Il croisa mon regard innocent et dit en soupirant :
« Eh bien, partez. » ■



Zoé Maslénikova à Peredelkino (village d'écrivains, près de Moscou) en 1999 © DR

Remerciements : Le Bulletin remercie Monsieur Paul Clémens, membre de l'AMAM, qui nous a donné l'idée de partager ce récit avec nos lecteurs.

/ Fin de la première partie,
suite dans le Courrier du Mémorial n°39
à paraître en avril 2022

Retour sur l'évasion de Martin Winterberger



Dans le précédent courrier du Mémorial – n.37 p.44-45 – nous avons évoqué le travail du club histoire du collège Robert Schuman de Saint Amarin sous la direction de leur professeur Joël Arnold. Le thème en était l'unique évasion réussie du camp de concentration du Struthof par Martin Wintenberger. Ce sujet nous a valu un abondant courrier de lecteurs curieux de connaître le déroulement de cet exploit.

Nous nous sommes tournés une nouvelle fois vers l'équipe de Saint Amarin qui nous a autorisé à reproduire des extraits de leurs travaux ainsi que leurs belles cartes.

1. Une préparation minutieuse

Martin Wintenberger est né le 19 février 1917 à Dinsheim. Il a suivi des études de mécanique, est devenu apprenti à l'usine Bugatti de Molsheim puis chez Dietrich à Niederbronn en tant que mécanicien tourneur. Il a devancé son service militaire dans l'armée de l'air et se trouve posté sur la base aérienne d'Essay lès Nancy en 1937-1938, avant la « drôle de guerre », la débâcle et l'armistice du 22 juin 1940. [...]

De retour en Alsace annexée, Wintenberger se fait vite remarquer par des actes de résistance qui lui valent un séjour au camp de Schirmeck suivi d'un transfert au Struthof.

Retrouver cette liberté perdue signifie prendre le risque de mener une tentative d'évasion. Cette idée germe à un moment ou à un autre dans l'esprit de tous les prisonniers, avec un obstacle souvent insurmontable à la clé : s'échapper, oui, mais pour aller où ? La méconnaissance, par la grande majorité des prisonniers, de la langue et du terrain conduisait souvent à l'abandon de tout projet. D'autant plus qu'en cas d'évasion, seules deux issues étaient envisageables : la réussite ou la mort. Martin Wintenberger affirme cependant préférer mourir que de rester dans le camp ou risquer de voir ses camarades passer par une chambre à gaz. Martin Wintenberger, enfant de la région, possédait l'avantage de la langue et la connaissance des environs. Ces deux atouts l'associent rapidement aux prisonniers qui préparaient des plans d'évasion plus ou moins aboutis et notamment à ses futurs compagnons d'évasion : l'autrichien Haas, le tchécoslovaque Mautner, les polonais Cichosz et Christmann... [...]

Le groupe qui se forme autour de la notion de confiance n'a rien d'une coïncidence. Plusieurs ont alors un poste clé, utile à une future tentative d'évasion. Martin Wintenberger, qui n'a pas de poux, travaille à la blanchisserie dans une annexe du camp principal, en contrebas. Haas, mécanicien, travaille dans les garages non loin de là. Mautner et Cichosz réussissent à se faire détacher du camp principal au garage également.

Petit à petit, le plan d'évasion prend forme : Haas subtilise de l'essence dans des bouteilles et les cache. Martin Wintenberger étudie le trajet d'évasion sur une carte publicitaire affichée dans le mess des S.S de l'hôtel, en direction tout d'abord de la Suisse. Des menuisiers extérieurs leur apportent une boussole. Un kapo apporte des souliers et des semelles. Néanmoins, fin juillet 1942, Mautner et Haas figurent sur une liste de prisonniers, notamment juifs, à déporter vers Auschwitz, car ils ont refusé d'intégrer une unité de démineurs. La mise en œuvre du projet doit s'accélérer. Une première tentative est prévue le 28 juillet 1942 dans l'après-midi : des uniformes sont volés mais la présence de trop de S.S dans la cour empêche sa mise en œuvre. Le lendemain, aucune voiture n'est là. Une nouvelle date est fixée au 4 août 1942 dans l'après-midi. Les conditions semblent réunies. Les principales autorités du camp sont absentes : le commandant, Egon Zill, est absent depuis quelques jours, de même que le SS-Obersturmführer Schlachter, qui supervise les travaux. Le secteur de l'hôtel est désert. La météo orageuse apporte un ciel sombre, du tonnerre et des tourbillons de poussière. Vers 14h45, Haas fait le plein de l'Auto-Union Wanderer et sabote les autres véhicules présents. Martin Wintenberger prend un drap pour cacher la sortie du garage aux sentinelles du poste n.6 puis coupe les lignes téléphoniques. Christmann donne des cigarettes aux ouvriers de la cour pour les éloigner. Du savon est étalé sur les vitres du véhicule pour les opacifier quelque peu. À 14h30, Haas et Martin Wintenberger sont en uniformes SS. Haas, au volant, Martin Wintenberger, à côté, et les trois autres prisonniers couchés à l'arrière, avec les sièges enlevés. La voiture sort du garage vers l'hôtel puis emprunte l'allée en direction du camp.

2. Un extraordinaire sang-froid

À l'approche du poste de sentinelle n.6, Haas donne quelques coups de klaxon comme Schlachter en avait l'habitude. La sentinelle ouvre alors le passage au garde à vous et annonce « poste n.6, rien à signaler ». Martin Wintenberger répond alors : « Heil Hitler, danke

schön ». Haas pensait avoir à écraser les sentinelles mais aucun tir ni aucune sirène ne vinrent troubler la tranquillité du lieu, à la surprise des prisonniers ou plutôt désormais des évadés. À mi-chemin du camp, Haas tourne alors sur un chemin menant à Natzweiler en prévoyant un itinéraire jusqu'en Suisse via Schirmeck, Obernai, Sélestat et Colmar, itinéraire qui sera ensuite modifié par crainte des patrouilles allemandes. À 15h30, l'évasion est établie lorsqu'on constate que Haas, qui devait aider deux menuisiers à poser des portes au garage, n'est plus là, que la voiture manque et que les fils du téléphone sont coupés. Le second chef du camp, Josef Kramer, est averti et donne pour ordre de diffuser le fait mensonger que les prisonniers ont été rattrapés et exécutés !

3. La traversée des Vosges à pied

Le trajet se fait au gré des complications rencontrées. Un convoi de S.S. et de prisonniers aux environs de Labroque oblige le véhicule à faire demi-tour. Vers Breitenbach et Villé, Martin Wintenberger ordonne en allemand à des ouvriers de nettoyer rapidement la route en travaux pour permettre leur passage. Ils portent désormais des bérets bleus de marins avec des écussons improvisés pour ressembler aux bérets militaires. Après avoir enlisé leur véhicule, le nouveau tracé à pied se construit ensuite vers les Vosges et l'Ouest. Ils se dirigent alors vers Rombach le Franc où Martin Wintenberger avoue, dans un café, être un prisonnier échappé et reçoit l'aide de la commerçante au travers d'une miche de pain et de fromage.

Les évadés franchissent ensuite la frontière vosgienne avec l'aide d'un enfant de fermier pour éviter les patrouilles allemandes avec leurs chiens. De fermes en fermes, de villes en villages, ils obtiennent apparemment le soutien unanime de la population rencontrée (argent français du curé de Lusse, outils donnés par une fermière près de Sainte Marie aux Mines pour les faire passer pour des ouvriers agricoles, miel, nourritures et vêtements civils dans la ferme de Boremont à Bruyères, transport en péniche sur la Saône, aide gratuite d'un passeur alsacien du nom de Kremer avant la ligne de démarcation...).

4. La séparation du groupe

Leur « facteur chance » dans ce trajet de fuyitifs est mis en valeur dans l'ouvrage de Charles Béné. Tant d'ailleurs que la véracité du témoignage pourrait souffrir parfois de quelques réserves, au-delà des conditions de leur évasion et d'une météo pluvieuse « favorable » : sur la frontière vosgienne, les évadés dorment à 100 mètres d'un poste allemand. Près de Sainte Marie Aux Mines, ils sont suivis par deux gendarmes : après s'être cachés ils décident de négocier, comprenant que ces gendarmes sont français. Dans la ferme de Boremont, ils s'arrêtent peu avant un champ de tirs allemand. Plus loin, un soldat allemand ne les reconnaît pas. À

Mutigney, ils dorment à 300 mètres d'une DCA allemande. Sur la Loue, ils subissent les tirs des Allemands mais réussissent à franchir la ligne de démarcation.

20 jours après leur évasion, quatre des cinq prisonniers franchissent la ligne de démarcation sur la Loue, dans la forêt de Chau. Ils sont désormais en « France libre ». À Lons le Saunier, ils reçoivent l'aide du directeur d'un centre d'accueil. Martin Wintenberger obtient un ticket de train pour Lyon mais ses trois compagnons, étrangers, ne peuvent repartir de suite. À Lyon, Martin Wintenberger reste prudent sur ses dires, par crainte de la Gestapo, d'autant plus que la récompense pour sa capture est fixée à 3000 Marks, ce qui montre la volonté des Allemands de retrouver les fuyitifs, responsables, selon Egon Zill, du « plus beau coup de hussard de sa carrière ».

5. Le retour avec les libérateurs

Martin Wintenberger ne considère néanmoins pas cette évasion comme le point final dans sa volonté de résistance. Il souhaite en effet rejoindre les forces de la France libre en Angleterre ou en Afrique, après avoir rejoint Argelès sur Mer puis Barcelone où il se rend au consulat britannique, juste à côté de celui du IIIème Reich. Aucun moyen de transport n'étant disponible pour rejoindre Londres, il séjourne dans plusieurs villes espagnoles (Valence, Séville, Algésiras) et fait même de la prison à Malaga en tant que clandestin. Le 30 octobre 1943, il embarque sur un navire sous pavillon britannique, en réalité français (le « Sidi Brahim ») et arrive à Casablanca au Maroc le 4 novembre 1943. Il y intègre la 1ère division française libre en Tunisie, participe au débarquement de Provence en août 1944 et à la campagne de France. En novembre 1944, il revient en Alsace jusque dans la vallée de la Bruche avec son unité, coiffé d'un casque anglais.

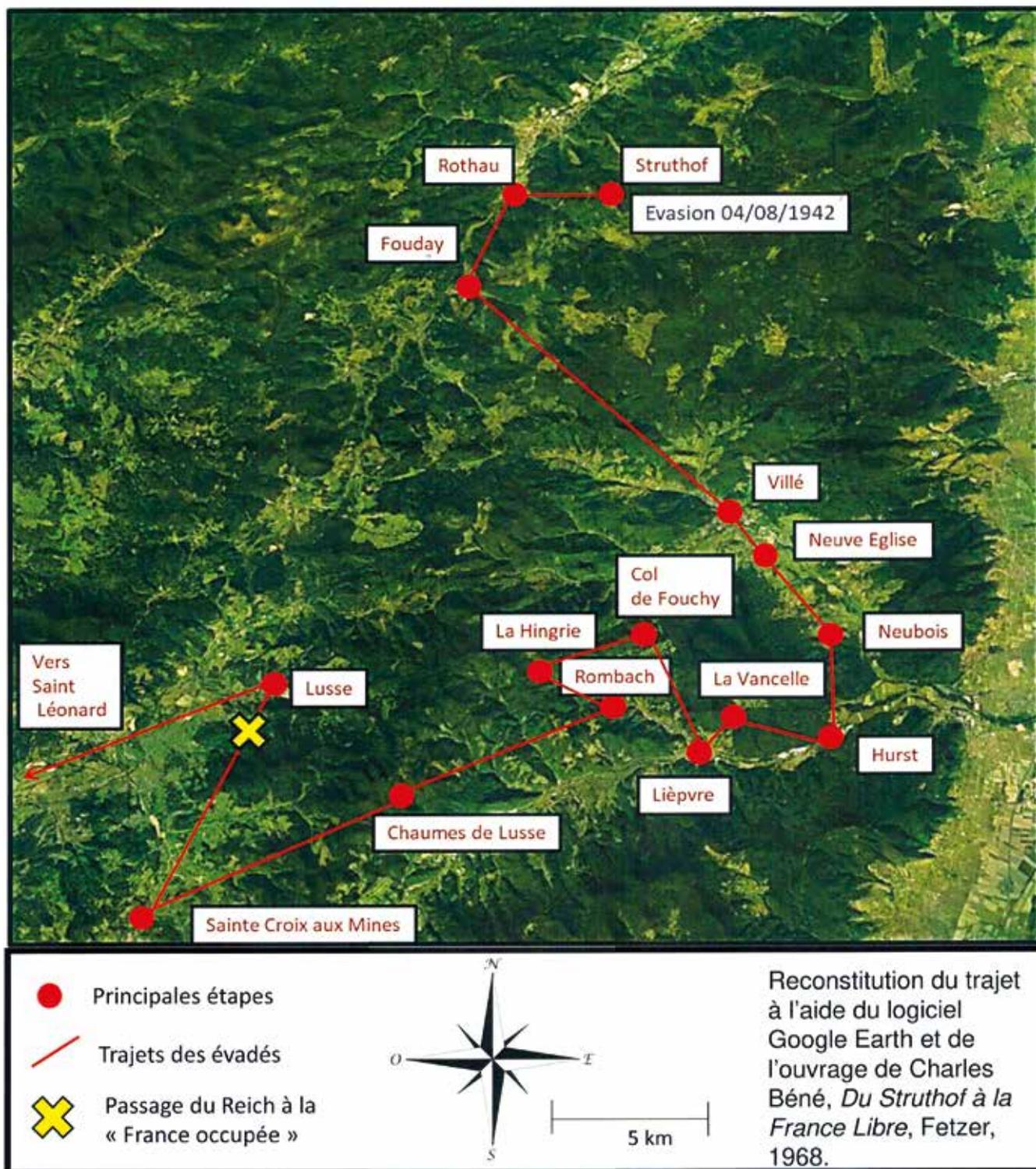
Mis à part Christmann, repris et exécuté en novembre 1942, les autres évadés réussirent également à mener leur évasion à son terme, tout en s'engageant ensuite dans la lutte contre les Nazis. Joseph Mautner dans l'armée tchécoslovaque libre, Karl Haas dans la Royal Air Force et Joseph Cichosz dans l'armée polonaise. ■

Club Histoire du collège Robert Schuman
de St-Amarin

Annexe E1 à E3: cartes des étapes de l'évasion :

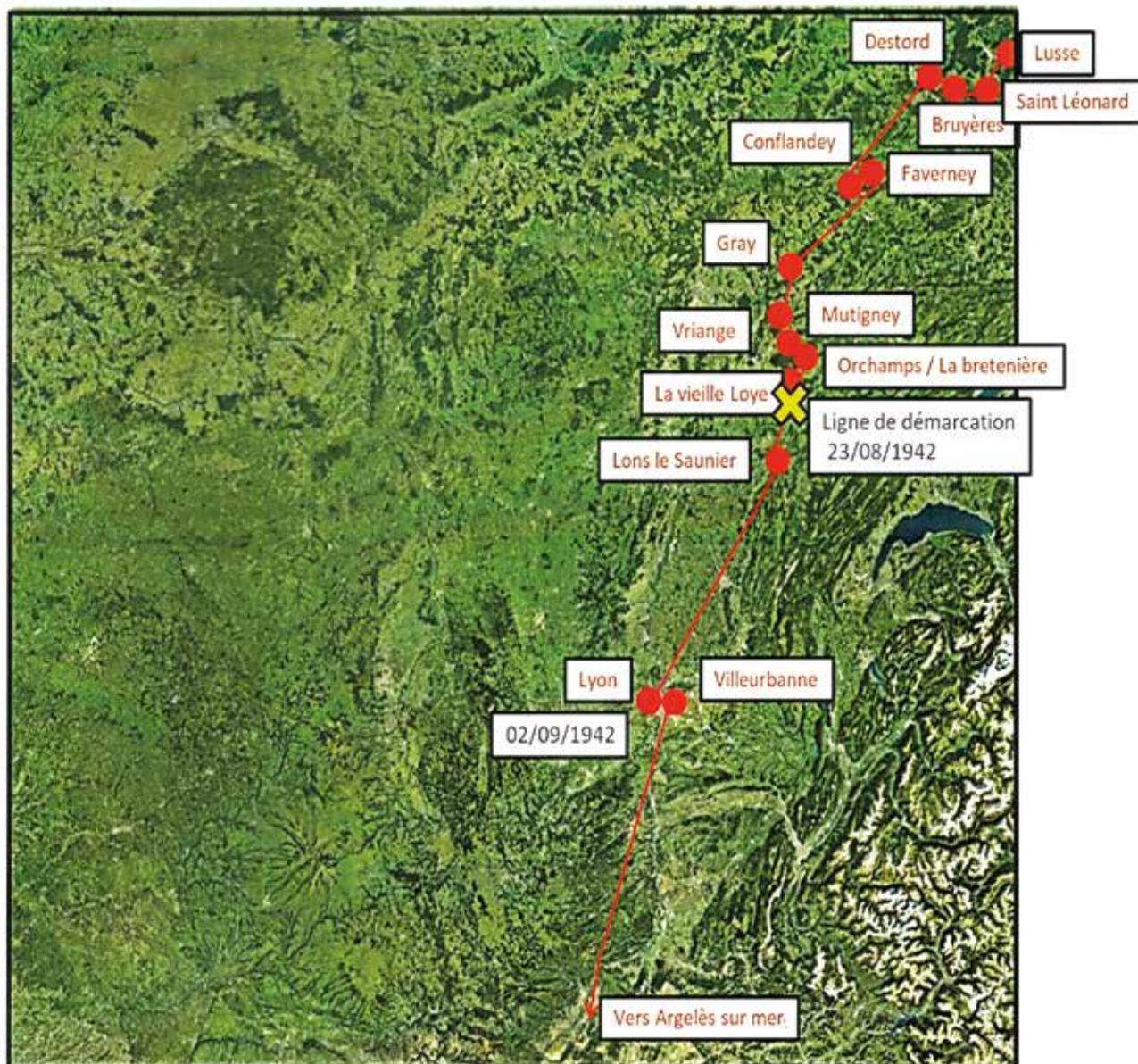
Annexe E1 :

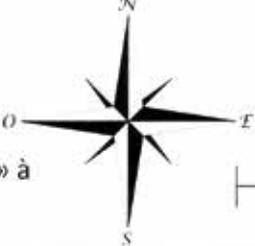
Les principales étapes de l'évasion : « échelle régionale » du Struthof à Lusse



Annexe E2 :

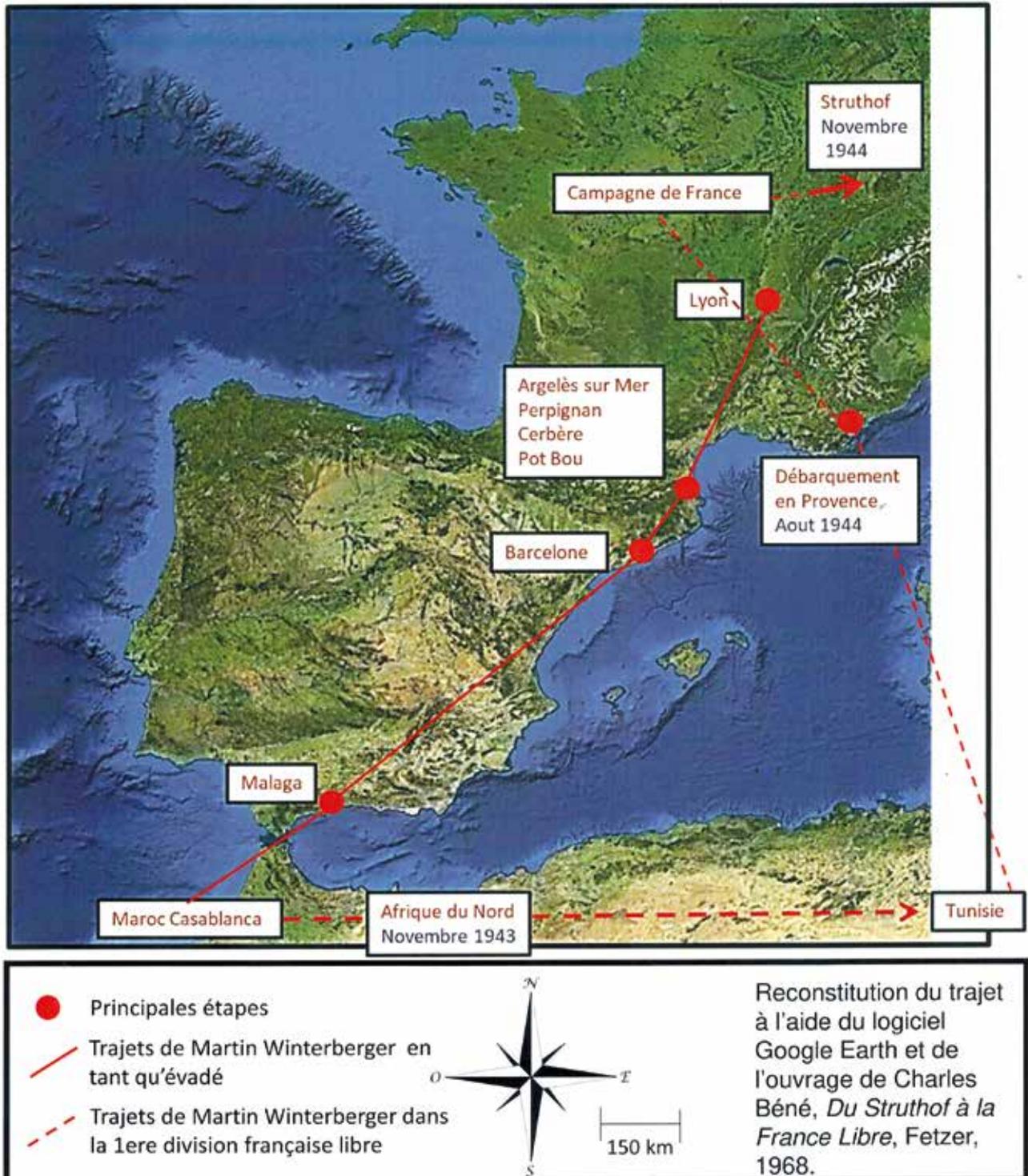
Les principales étapes de l'évasion : « échelle nationale » : de Lusse à Lyon



 Principales étapes	 	Reconstitution du trajet à l'aide du logiciel Google Earth et de l'ouvrage de Charles Béné, <i>Du Struthof à la France Libre</i> , Fetzer, 1968.
 Trajets des évadés		
 Passage de la « France occupée » à la « France libre »		

Annexe E3 :

**Les principales étapes de l'évasion « échelle internationale » : de Lyon en Afrique
Puis retour au Struthof via la campagne de France**



JOURNÉE DE COMMÉMORATION DES



75 ANS

De la libération des camps et des prisons nazis
« Un parcours européen pour la paix et la
prévention des crimes contre l'humanité »

7 NOVEMBRE 2021 DE 9H30 À 17H30
SALLE DES FÊTES TANZMATTEN À SÉLESTAT

ENTRÉE GRATUITE - INSCRIPTION SOUHAITÉE

9h30 Accueil

10h Ouverture de la journée

10h30 Mémoires locales de Sélestat

11h Table ronde avec des auteurs de biographies

PAUSE DEJEUNER - REPAS POSSIBLE SUR RESERVATION

13h30 Présentation du chemin de la mémoire et son livret

13h 45 Paroles et travaux de jeunes français et allemands

15h-16h Oratorio « Un autre jour sans vent » (Marguerite Duras)

16h-17h Echanges sur les traumatismes au retour des camps

17h Conclusion de la journée

TOUTE LA JOURNÉE

2 EXPOSITIONS en accès libre: HEIDI HAUTVAL et le PROCÈS DE RASTATT

PORT DU MASQUE ET PASS SANITAIRE OBLIGATOIRES

Contact : Réservation obligatoire pour le repas avec un chèque de 10€ à envoyer
avant le **1^{er} NOVEMBRE** au CIDH 16c place du marché aux choux 67600 SELESTAT

cidh@orange.fr ou <http://www.cidh67.net> ou tél.03 88 92 94 72



ALSACE



Le KL (konzentrationslager) Gross-Rosen 1940-1945



Entrée de l'ancien camp de concentration Gross-Rosen

Le camp de concentration Gross-Rosen, en polonais *Rogoznica*, se trouve en Basse-Silésie, à 60 km au sud-ouest de la ville de Wroclaw (Breslau).

Le camp a été créé au mois d'août 1940 comme la filiale du KL Sachsenhausen. Les prisonniers du camp étaient enrôlés à des travaux dans la carrière de granit locale, qui appartenait à l'entreprise S.S. Deutsche-Erd-und Steinwerke (DEST).

Le premier convoi de prisonniers composé de 98 détenus politiques polonais arrive le 2 août 1940.

Le 1^{er} mai 1941, l'Arbeitslager Gross-Rosen est transformé en camp de concentration autonome. Dans les premières années de son fonctionnement, les détenus travaillent surtout à la carrière (Oberkommando Steinbruch).

Au fur et à mesure que le camp prend de l'ampleur, un commando de travail (Barackenbau) est créé. Celui-ci a pour mission essentielle d'assurer le fonctionnement régulier du camp.

La mortalité du camp est très forte : travail de 12 heures par jour, sous-alimentation, manque absolu de soins médicaux et mauvais traitement par le personnel S.S. La devise du camp « l'extermination par le travail » (*Vernichtung durch Arbeit*) est fort bien réalisée par la S.S. C'est dans la carrière du camp que va souffrir et mourir le plus grand nombre de détenus.

Tous les témoignages indiquent que la vie des déportés a été particulièrement pénible à Gross-Rosen.

Le déporté Marc Klein explique bien la déchéance humaine dans ce lieu (extrait du livre *Témoignages Strasbourgeois*), lui qui arrive pourtant de l'enfer concentrationnaire du camp d'Auschwitz le 20 janvier 1945.

« Dès que nous avons franchi la porte, nous comprenons dans quel enfer nous avons abouti. Le Lagerälteste, triangle vert, muni d'une énorme trique, nous rassemble et nous dit :

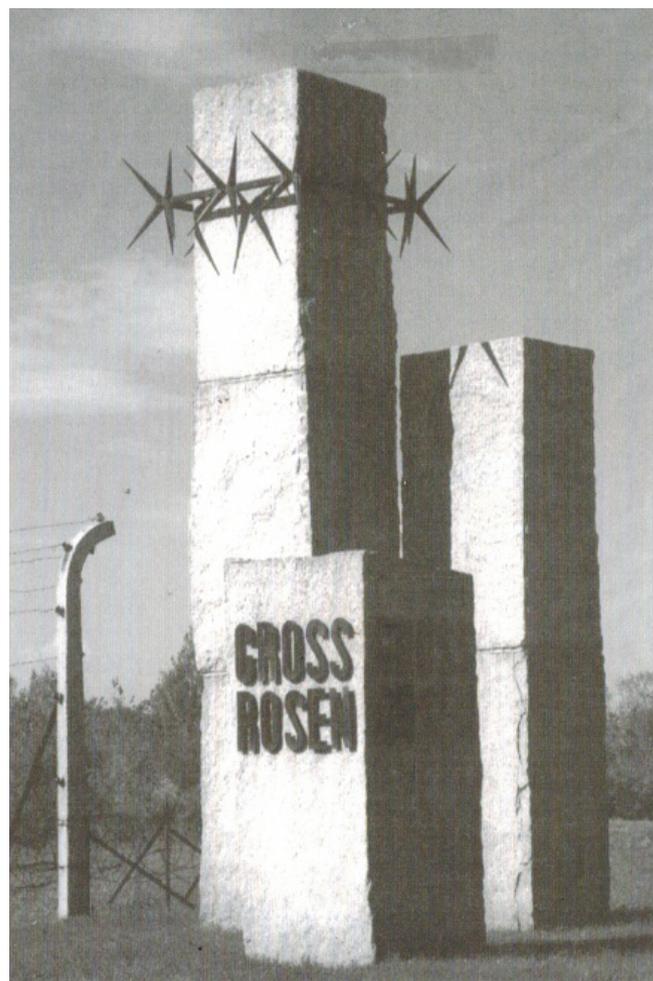
— Voici ces messieurs d'Auschwitz. Vous sortez d'un sanatorium pour aboutir à un vrai camp et nous nous chargerons déjà de vous faire savoir ce qu'est Gross-Rosen.

Je ne l'appris que trop vite, le surlendemain, lorsque le chef de block me roua de coups. Cinq côtes cassées pour ne pas avoir couru assez vite à la corvée de café. »

La vie humaine n'a plus aucune valeur à Gross-Rosen. Marc Klein observe : « Nulle part, je n'ai vu assassiner individuellement et avec autant de dextérité qu'à Gross-Rosen. L'assassinat est pratiqué sans scrupule par les kapos, par la Lagerpolizei, ou par les S.S. munis de cannes. C'est avec une habilité consommée qu'ils arrivent à abattre un homme en deux ou trois coups.

Le camp est jonché de cadavres de camarades épuisés, tombés dans la neige ou liquidés d'un coup de canne. »

En automne 1941, le camp de Gross-Rosen est devenu le lieu d'extermination de 2500 prisonniers de guerre russes. Les morts sont si nombreux que le crématorium construit en 1941 ne parvient pas à brûler les corps. Au cours de l'année 1943, le camp est doté d'une nouvelle installation plus performante, équipé de fours à quatre chambres à haut rendement. Cette installation est le



Composition de six blocs en granit couronnée d'une couronne d'épines et avec l'inscription « Gross-Rosen »

fruit de l'entreprise Topf und Söhne qui a déjà équipé d'autres camps de concentration.

En 1943, la direction du camp a créé des ateliers, des entreprises comme Siemens.u.Halske, ensuite Blaupunkt, puis des ateliers de tissage (Kommando « Weberei »). Le Kommando « Wetterstelle » dans lequel travaillaient les spécialistes en électrotechnique, était totalement isolé. Au fur et à mesure de l'agrandissement du KL Gross-Rosen, sont mis en place des sous-camps et des filiales dans toute la Basse Silésie et même en dehors des frontières de la province. Selon certaines sources, plus de 70 camps annexes sont implantés au rythme des besoins de l'économie de guerre du Reich.

L'activité de ces camps annexes et Kommandos est variée, mais toujours liée à l'armement et à la guerre.

Au cours de la seule année 1944, 440 convois représentant 104 000 prisonniers de différentes nationalités sont acheminés vers Gross-Rosen, en provenance du gouvernement de Pologne et des territoires polonais annexés par le Reich. Certains sont envoyés directement dans les filiales du camp.

On peut estimer qu'environ 125 000 détenus sont effectivement passés par le camp de Gross-Rosen et ses camps annexes, dont 26 000 femmes. L'immense majorité était composée de Juifs, Polonais, Russes, les autres se répartissant en 24 nationalités différentes.

Le nombre des victimes est estimé à 40 000. Quant aux archives du camp, elles ont pratiquement été détruites ou ont disparu.

L'évacuation générale du KL Gross-Rosen a commencé le 1^{er} février 1945 avec des températures avoisinant les 20 à 25 degrés en-dessous de zéro. Seuls les malades sélectionnés le 6 février 1945 restent sur place au camp.

Le 5 mai 1945, les troupes soviétiques arrivent à Gross-Rosen. Ils ne trouvent que quelques rares survivants, les malades du Revier (quartier des malades) ayant quant à eux été massacrés au moment de l'évacuation, suite à l'avancée des soldats de l'Armée rouge.

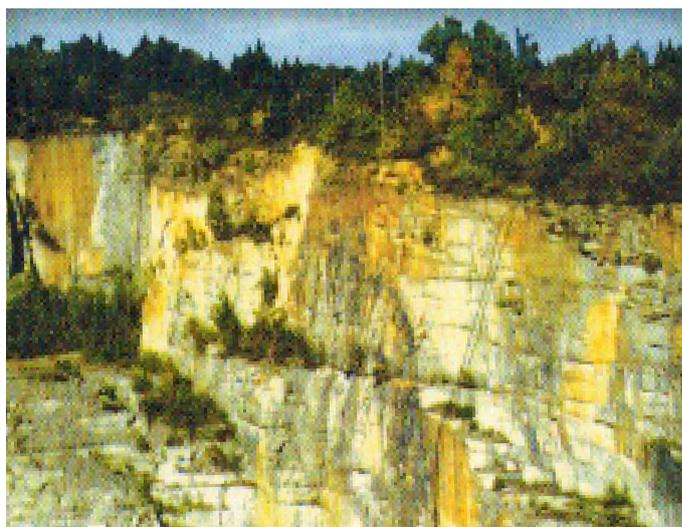
Le premier commandant du KL Gross-Rosen est le S.S. Obersturmbannführer Arthur Rödl, qui a exercé jusqu'en septembre 1942.

Lui a succédé comme Lagerführer le S.S. Hauptscharführer Anton Thumann qui sera exécuté en octobre 1946.

Le troisième commandant S.S., Hauptsturmführer Johannes Hassebroek exercera du 11 octobre 1943 jusqu'en mai 1945. Il est arrêté et condamné à mort. Il sera fait prisonnier et libéré en 1954.

Quant au personnel S.S. du camp, il augmentait sans cesse.

Le 10 octobre 1941, 118 personnes composent la sec-



La carrière de granit de Gross-Rosen, lieu de travail surhumain des prisonniers, était une des plus grandes, plus grande que : Flossenbürg et que Mauthausen et bien sûr plus grande que Natzweiler

tion de garde S.S. Totenkopfsturmbann du camp.

Le 15 janvier 1945, 4 128 soldats soient 12 compagnies S.S. gardent le camp central et ses filiales.

Le KL Gross-Rosen reste caractérisé par la campanile qui dresse son curieux bâti sur la place d'appel. La cloche rythmait la vie du camp en sonnant les rassemblements lugubres car elle annonçait les exécutions.

En 1953, sur le terrain du camp, a été élevé un monument mausolée évoquant la souffrance de ceux qui ne sont plus. L'architecte de ce monument est Adam Procki. Dans l'ancienne cantine S.S., rénovée et nouvellement aménagée, se trouve maintenant le musée de Gross-Rosen. Ce dernier a commencé son activité en 1983, grâce à la décision du Ministère de la Culture.

En mai 2003, nous avons visité le mémorial du KL Gross-Rosen. Une rencontre fort amicale avec le directeur a permis, depuis, un échange d'informations très intéressantes.

J'ai appris énormément sur ce site historique, mal connu en France, et je remercie profondément mes amies et amis du Muzeum Gross-Rosen.

Grand merci à M. le directeur Janusz Barszcz et à Mme Renata Paluch, pour son aide précieuse.

« Il faut avoir été déporté, pour tout croire possible. Tout sauf l'oubli » André Migdal. ■

J. Michel ROTH,
AMAM et AFMD 67



Inauguration du Mémorial de Haute-Alsace à Dannemarie © DR



Mémorial de Haute-Alsace. Photo L'Alsace © Vivian Millet

Le Mémorial de Haute-Alsace, musée consacré à l'histoire de l'Alsace et du Sundgau après 1870 et plus particulièrement à la Première guerre mondiale, a été inauguré le 19 septembre 2021 à Dannemarie.

Il est le résultat d'une action menée conjointement par la **Ville de Dannemarie** et par l'Association « **Les Tranchées Oubliées** » et a vu le jour grâce à 7000 heures de bénévolat.

Le « clou » de ce parcours muséal est la réalisation d'une tranchée pédagogique composée de milliers d'objets pour la plupart authentiques.

Vous y trouverez :

- les uniformes français, allemands, bulgares,

tchèques, hongrois, prussiens avec leurs armes et outils

- les packages allemand et français

- des fusils, révolvers, obus, bombes, grenades, etc.

Vous y trouverez également les reconstitutions de scènes, telles que :

- l'infirmerie, la pharmacie et le chirurgien

- le télégraphiste et la chambre de l'officier

- le foyer et la chambre du soldat allemand

- l'artilleur et ses outils de tir

- l'atelier de munitions

- le maréchal ferrant, etc.



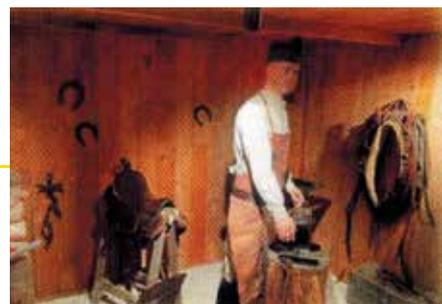
Infirmerie de guerre © DR



Un télégraphiste en action © DR



Package d'un soldat allemand © DR



Le maréchal-ferrant © DR



Jean Rottner, président de Région Grand Est et, au second plan (en chemise blanche), Gérard Michel, président de l'OPMNAM (association des Orphelins de Pères Malgré-Nous d'Alsace-Moselle).
Photo DNA © Franck Kobi

« Le 25 août 1942 en Alsace Moselle une terrible nouvelle, un crime contre la population sans défense, nos pères furent livrés à l'armée ennemie comme chair à canon. Incorporés de force dans la Wehrmacht pour combler les pertes importantes subies sur le front de l'Est. Nous ne pouvons oublier ce sinistre jour où nos pères ont été arrachés à leur famille, sous la menace de la déportation de l'ensemble de ses membres. Nous sommes à présent parmi les derniers témoins vivants de ce drame que nos familles ont vécu. Témoins de l'absence du père, d'un oncle ou d'un cousin. Nos mémoires familiales se résument à des questions posées par nos petits-enfants, nous sommes les garants d'une mémoire que nous devons maintenir vivante, malgré sa cruauté. Une histoire qui nous aura marqués à jamais, 40 000 jeunes gens de l'Est de la France manquent à l'appel, nous leur devons notre fidélité, nous leur devons la vie, que chacun d'entre nous s'en souviennent. »

Gérard Michel,
président de l'OPMNAM (Orphelins de Pères Malgré-Nous d'Alsace Moselle)



Les chanoines Aloyse Kieffer et Joseph Sifferlen, la volonté de préserver un aspect du drame des « malgré-nous ». Photo DNA © Jean-François Badias

En mémoire de leur calvaire, une cérémonie œcuménique a eu lieu en l'église Pierre et Paul de la paroisse d'Obernai le mardi 24 août 2021 à 10 heures trente. À la suite de la cérémonie et en mémoire du Serment du Mont Ste Odile prononcé en 1956 par les incorporés de force survivants, les participants se sont rendus au Mont Ste Odile où le serment a été lu à l'extérieur de la chapelle pour respecter les consignes sanitaires.

« Le devoir de comprendre, le devoir d'expliquer »

« Nous avons le devoir de comprendre, le devoir d'expliquer. Nous, Alsaciens, avons dans nos gènes le devoir de perpétuellement faire comprendre [l'incorporation de force]. La faire comprendre aux Français de l'intérieur, aux Allemands, et parfois aussi aux Alsaciens eux-mêmes », dit à la tribune Jean Rottner, président de la Région Grand Est, qui a tenu à se déplacer pour « ce moment important ». Le sujet, explique-t-il, le touche personnellement. « L'oncle de ma mère n'est jamais revenu. Parfois, pendant les repas de famille, on me demandait de quitter la pièce. On ne parlait pas de cela devant les enfants. Il a fallu que je chemine moi-même pour comprendre le drame des Malgré-nous. »

L'homme se souvient « de la douleur de [sa] grand-mère qui ne savait pas où son frère avait disparu », l'homme politique insiste sur l'importance de rappeler que « la cause de tout cela c'est le nazisme, ce régime qui a décidé de l'élimination humaine. Et cela il faut le rappeler. L'antisémitisme, la peste brune, sont toujours là. C'est un message extrêmement contemporain qu'il faut adresser à certains qui ont tendance à l'oublier. »



Le 24 août 2021, c'est le chanoine Aloys Kieffer, ancien Malgré-nous, qui a lu le serment de 1956



Sainte Odile © DR

Serment du Mont Sainte Odile prononcé en 1956 par les incorporés de force

Sainte Odile, patronne vénérée de notre Alsace,
Vois, à tes pieds, réunis, les fils de ta Province,
Les mobilisés de force, les Évadés, les Prisonniers,
Ceux qui ont survécu à l'abominable guerre,
Écoute ce qu'ils te disent, pour eux-mêmes,
Pour leurs familles et leurs camarades sacrifiés.
Écoute, ce qu'ils confient à ta gloire tutélaire :
Nous tous ici réunis, ici présents
De l'Association des Évadés et des Incorporés de force.
En ce jour anniversaire d'un acte de la plus odieuse tyrannie,
Nous proclamons l'unité du drame Alsacien et Mosellan
Nous affirmons que l'épreuve de la guerre étrangère
N'a pas vaincu, ni entamé notre foi patriote
Et que nous lutterons pour le triomphe de cette vérité
Fils fidèles et dévoués de ce terroir
Nous faisons ce serment solennel
De vouer toutes nos forces
Nos actions, nos pensées
À notre seule patrie, la France
Et de servir sans restriction
Son idéal de justice et de dignité humaine. ■

Directeur de la publication : Marcel Spisser.

Coordination : Claude Mitschi,
Philippe Schuhler et Gérard Zippert.

Rédaction : Jean-Pierre Rioux, Marie-José Masconi,
Pascale Cornuel, Jean-Matthieu Clot, Sabine Bierry,
Guillaume Pellenard, Éric le Normand, Jean-Marie
Montavon, Claude Mitschi, Club Histoire du collègue
Robert Schuman de St-Amarin, Jean-Michel Roth,
l'ADEF.

Réalisation : CANDID

Impression : Gyss / Photos : D.R.
Dépôt légal : novembre 2021
N° ISSN 2678-0119

© Tous droits de reproduction réservés.

AMAM
Président Marcel Spisser
Trésorier Philippe Schuhler
amam.schirmeck@laposte.net
www.memorial-alsace-moselle.com

L'AMAM est soutenue par :



et les 260 communes adhérentes

Appel à adhésion

L'Association des Amis du Mémorial de l'Alsace Moselle (AMAM) a besoin du plus grand nombre, élus, anciens combattants ou témoins, artistes, universitaires, enseignants, acteurs économiques, simples citoyens, pour donner au Mémorial son assise populaire, pour le promouvoir et en faire un lieu de Mémoire régionale, d'histoire générale, de sens et de pédagogie.

Adhère à l'AMAM en photocopiant (si possible) le bulletin ci-dessous et en l'envoyant à :
Marcel Spisser / 46, rue de Ribeauvillé / 67100 Strasbourg / spissercatherine@aol.com

NOM PRÉNOM

ASSOCIATION ou COMMUNE

ADRESSE

CP VILLE

TÉL..... EMAIL.....

Adhère à l'AMAM et vous envoie la cotisation de €

à le signature

Cotisations : 25€ pour les personnes physiques
20€ pour les établissements scolaires
30€ pour les associations de moins de 200 membres et les communes de moins de 600 habitants
60€ pour les associations de plus de 200 membres et les communes de 601 à 1 000 habitants
100€ pour les communes et les communautés de communes de 1 001 à 5 000 habitants
200€ pour les communes et les communautés de communes de 5 001 à 10 000 habitants
300€ pour les communes et les communautés de communes de plus de 10 000 habitants